

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Une séduisante rétrospective Villemaire

Page F 4



ESSAI

Catherine Saouter et les images de la guerre

Page F 9

◆ LE DEVOIR ◆

LIVRES

CABIER
F



Gabriel García Márquez Destin surnaturel



«Je ne suis pas parvenu à faire la différence entre la vie et la poésie.»

Gabriel García Márquez a eu le mérite d'attirer l'attention du monde entier sur son pays natal.

On l'espérait comme un cadeau du ciel. Et finalement il est venu. *Vivre pour la raconter*, le premier tome de l'autobiographie de Gabriel García Márquez, traduit en français par Annie Morvan, vient de paraître chez Grasset, en quelque 600 pages bien tassées. Parcours précoce d'un des plus grands écrivains du XX^e siècle.

CAROLINE MONTPETIT
LE DEVOIR

Enfant, il enjolivait ses histoires de faits fantastiques pour attirer l'attention des adultes. Adulte, il a enjolivé son histoire, et celle de sa nombreuse famille, pour en faire quelques chefs-d'œuvre de la littérature latino-américaine. Les vocations d'écrivains se dessinent souvent très tôt, et celle de Gabriel García Márquez ne fait pas exception.

En ce sens, ce premier tome d'une autobiographie est un acte de courage, puisque l'écrivain colombien, Prix Nobel de littérature de 1982, s'y est astreint à y relater les faits, tous les faits, rien que les faits ou presque, qui ont étayé sa jeunesse. Mais il suffit de chasser le naturel pour qu'il revienne au galop, et il s'est bien glissé, dans ce récit, quelques phénomènes surnaturels. On ne s'étonnera pas par exemple d'y voir un corbeau s'échapper du lit d'une tante malade, ou un faune s'embarquer dans un tramway urbain...

Au sujet de cette dernière vision, García Márquez écrit: «Je commençai à croire que je m'étais endormi de fatigue et que j'avais fait un rêve si net que je ne pouvais le différencier de la réalité. Au bout du compte, l'essentiel pour moi n'était pas de savoir si le faune était réel, mais si j'avais vécu l'épisode comme s'il l'était. Songe ou réalité, il ne fallait pas le considérer comme un sortilège de l'imagination mais comme une expérience merveilleuse de la vie.»

Hormis ces quelques échappées dans le monde de la fiction, *Vivre pour la raconter* relate, en ordre chronologique, l'enfance et la jeunesse de García Márquez, de sa naissance, à Aracataca, d'un père et d'une mère aux amours jadis contrariées, à l'ombre d'un grand-père coureur et d'une grand-mère superstitieuse, à ses premières

armes affiliées comme journaliste dans une Colombie déchirée par la guerre civile.

Des critiques ont déjà avancé que, malade et vieillissant, Gabriel García Márquez a vu dans cette autobiographie l'occasion de régler ses comptes avec la réalité et de rendre ce qu'il leur devait aux innombrables personnages qui ont inspiré ses romans.

Et effectivement, il y relate par exemple comment l'amour passionnel qui unissait sa mère, jeune fille de bonne famille, à son père télégraphe est à l'origine de son célèbre roman *L'Amour au temps du choléra*.



«Ils étaient l'un et l'autre d'excellents conteurs, écrit l'écrivain au sujet de ses parents, et gardaient de l'amour un souvenir heureux, mais le récit qu'ils en faisaient était si passionné qu'à cinquante ans passés, lorsque je me suis enfin décidé à m'en servir pour écrire *L'Amour au temps du choléra*, je ne suis pas parvenu à faire la différence entre la vie et la poésie.»

Outre son immense talent, Gabriel García Márquez a eu le mérite d'attirer l'attention du monde entier sur son pays natal souvent oublié et abandonné à son sort, la Colombie. Ici encore, il raconte notamment comment il a découvert ce village qui a donné son nom à trois lieux imaginaires qui ont peuplé sa fiction, celui de Macondo.

«Le train fit halte dans une gare solitaire, puis passa devant la seule propriété de la zone bananière dont le nom était écrit à l'entrée: Macondo. [...] Dans trois de mes livres, j'ai baptisé de ce nom un village imaginaire, et ce n'est qu'en feuilletant une encyclopédie, un jour, que j'ai appris qu'il s'agissait du nom d'un arbre tropical apparenté au fromager, qui ne donne ni fleurs ni fruits, dont le bois rappelle l'éponge et sert à faire des canoës et à fabriquer des ustensiles de cuisine.»

On est fasciné, en lisant le récit

VOIR PAGE F 2: MÂRQUEZ

ILLUSTRATION: TIFFET



112 PAGES • 29,95 \$ avec CD



Bon voyage !

HENRIETTE MAJOR et PATRICE DUBUC
Le tour du monde en chansons

Québec • Canada • États-Unis • Mexique • Antilles

Illustrations de Christiane Beauregard, Geneviève Côté, Normand Cousineau, Stéphan Daigle, Marie Lafrance, Michel Rabagliati, Alain Reno



LITTÉRATURE

ROMAN

État de grâce

LOUISE-MAUDE
RIOUX SOUCY
LE DEVOIR

Si toute vie consacrée à l'art est vouée à la solitude, l'amour comme œuvre d'art ne peut être qu'illusoire. C'est là le douloureux constat que la regrettée peintre et romancière Mary Meigs a dépeint avec finesse dans *Le Temps rêvé: une passion*, une rayonnante incursion dans la vie de deux artistes aux antipodes qui, dans la fragile parenthèse de l'amour naissant, feront le pari de se suffire à elles-mêmes.

Paru d'abord en anglais en 1997 sous le titre *The Time Being*, *Le Temps rêvé* est le quatrième livre de Mary Meigs à être traduit en français. Née en 1917 à Philadelphie, l'artiste, qui a longtemps été la compagne de Marie-Claire Blais, s'est établie au Québec en 1975, où elle s'est éteinte, l'automne dernier, à l'âge de 85 ans. Longtemps mal à l'aise avec sa sexualité, elle est devenue en quelque sorte un modèle pour les jeunes lesbiennes en publiant, à l'âge de 64 ans, une délicate autobiographie, *Lily Brisco: un autoportrait*. En 1990,



ARCHIVES LE DEVOIR
Mary Meigs, photographiée en 1970.

elle poussait l'expérience un peu plus loin en prenant part, dans son propre rôle, à *The Company of Strangers*, un documentaire consacré aux concidences d'une

poignée de dames, au soir de leur vie.

Dédiacé à sa lointaine amie australienne, Ruth Barratt, *Le Temps rêvé* relate l'histoire de deux femmes d'âge mûr qui braveront le continent les séparant pour vivre un amour né et grandi à l'abri d'une chaleureuse correspondance. La première, Marj, est écrivaine et, comme Mary, elle est secrète, broilonne et solitaire. La seconde, Kate, est enseignante et, tout comme Ruth, elle est hédoniste, organisée et vulnérable. Traduisant l'une des pires illusions de l'amour, c'est leur moi le plus haïssable qui tombera amoureux de l'autre.

Dans cet amour encore naissant, les deux femmes «sont des images transparentes et jumelles». Désireuses de fixer cet amour, ce «temps rêvé» comme elles l'appellent, elles imaginent deux livres réunis en un seul bloc, intitulés *Vérité et Réalité*. À l'instar de leur guide, Virginia Woolf, elles décrètent que ce travail à quatre mains sera «fait de rognures, de reliefs, de frag-

ments». Mais entre la fiction et le récit véridique, leurs antagonistes se heurteront de plein fouet. Aux mille tourments de l'amour, Marj et Kate choisiront une trêve indulgente et sage.

Apologie d'un état de grâce, *Le Temps rêvé* se nourrit du rêve pour mieux transcender la réalité. Faisant fi du temps, Mary Meigs plonge tout à la fois dans l'avant et l'après, passant de l'un à l'autre avec une aisance inspirée. À la création fusionnelle, frustrante et fragmentaire, c'est toute la perfection de l'acte créateur solitaire que l'artiste défend ici. Un récit tendre et lumineux que cette traduction sensible de Marie José Thériault permet pleinement d'apprécier.

LE TEMPS RÊVÉ: UNE PASSION

Mary Meigs
Traduit de l'anglais
par Marie José Thériault
Éditions Trois, coll. «Topaze»
Laval, 2003, 222 pages



La traductrice
Marie José
Thériault

REVUES LITTÉRAIRES

Festin de monstres

THIERRY
BISSONNETTE

Loin de s'essouffler à l'aube de sa centième parution, la revue *Moebius* attire un alléchant bassin de collaborateurs, comme c'est le cas dans ce stimulant numéro thématique sur les monstres. Préparée par Marie-Hélène Poitras (gagnante du prix Anne-Hébert pour *Soudain le minotaure*), cette édition permet à un peu plus d'une vingtaine d'auteurs d'explorer tous les replis du Monstre, autre nom pour l'étrange, «cela» qui effraie, excite, déstabilise, à des degrés divers.

Pour Nelly Arcan, une simple ride fera l'affaire, alors que pour le tandem Maggie Blot/Jonas M., le monstre décrit le procédé même d'une écriture en palimpseste, maquillage mutilant qui signifierait l'orientation de la littérature contemporaine. On retrouvera



ARCHIVES LE DEVOIR
Jean-Sébastien Huot

aussi des contributions de Jean-Sébastien Huot, Benoît Jutras, Catherine Mavrikakis, Christian Mistral, Marc Vaillancourt et Guillaume Vigneault, pour ne nommer que ceux-là. Monstres classiques telle la sombre souveraine Erzebeth Bathory, monstres intimes que l'on porte en soi complaisamment, monstre dans la voix, *Moebius* nous en présente un bestiaire assez équilibré.

À noter aussi, dans la section des chroniques, un long article de Robert Giroux qui commente ses lectures récentes dans le domaine de la chanson francophone. Une occasion pour lui de faire le point sur ce secteur d'étude et de défendre un art qu'il n'est pas tout à fait prêt à considérer comme mineur.

LES MONSTRES
Moebius, n° 99,
automne 2003, 150 pages



ARCHIVES LE DEVOIR
Nelly Arcan

ESSAI LITTÉRAIRE

Japon sensation

CHRISTIAN
DESMEULES

Comment prétendre à la connaissance d'une œuvre quand la langue nous échappe et que l'on ne peut accéder à l'univers d'un écrivain que par sa traduction? Comment penser la littérature japonaise? Parfaitement conscient de ces limites, Claude R. Blouin convie le lecteur à l'accompagner dans ses réflexions «autour» de quatre romancières japonaises d'aujourd'hui: Rieko Matsuura, Yôko Ogawa, Banana Yoshimoto et Miri Yû. À travers des réflexions tantôt naïves, tantôt érudites, Blouin explore et analyse sous la forme d'un journal sans dates sa propre curiosité au moment de la lecture de ces écrivaines.

Professeur de cinéma, spécialiste du Japon, collaborateur à *24 images* et *Séquences*, cet amoureux du Japon (il y aurait fait une quinzaine de séjours en trente ans) propose un essai qui se veut une relecture en direct, stylo à la main. Pas toujours convaincante toutefois, transcrite dans une prose souvent opaque, voire incompréhensible, son exploration semble évoluer en vase clos. Comme si, au fil de l'enthousiasme forcément narcissique de l'exercice, le lecteur avait été oublié quelque part. Un

Des réflexions tantôt naïves, tantôt érudites pour un résultat décevant

sentiment qui nous poursuit jusqu'à la bibliographie pleine de lacunes qui vient clore l'ouvrage. Passe encore qu'on n'y propose aucune piste de lecture critique, mais comment expliquer l'absence d'*Hôtel Iris* et de *Parfum de glace*, de Yôko Ogawa, ou du monumental *Pénis d'ortie* de Rieko Matsuura (Philippe Picquier, 2000)? Avez-vous constaté l'absence de l'auteur: le livre coûtait trop cher. Ah bon?!

Esprit de sérieux ne rime pas avec esprit chagrin. En dépassant les sources étroites de ce qui est traduit en français, mettant à profit sa connaissance intime d'une société complexe, l'auteur aurait pu proposer une interprétation originale et personnelle d'une réalité qui demeurera inaccessible à la plupart des lecteurs de Yoshimoto ou de Matsuura. Ajoutant ainsi du sens et de la connaissance à ce qui existe déjà. Quelque part entre l'universitaire et le dilettante, y a-t-il de la place au pays du Québec pour la rigueur et l'originalité? Décevant.

CARNETS D'UN CURIEUX:
AUTOUR DE QUATRE ROMANCIÈRES JAPONAISES
Claude R. Blouin
Éditions Trois
Laval, 2003, 136 pages

TRADUCTION

Nelligan en polonais

LE DEVOIR

Une étudiante en littérature a traduit en polonais l'œuvre de Nelligan. Joanna Paluszkiwick-Magner a découvert Emile Nelligan par son poème *Soir d'hiver*, au cours d'un séminaire de littérature québécoise donné à l'université de Varsovie. Plus tard, alors qu'elle poursuit un doctorat en littérature québécoise à l'université, un professeur de Varsovie lui demande de traduire ce fameux poème en polo-

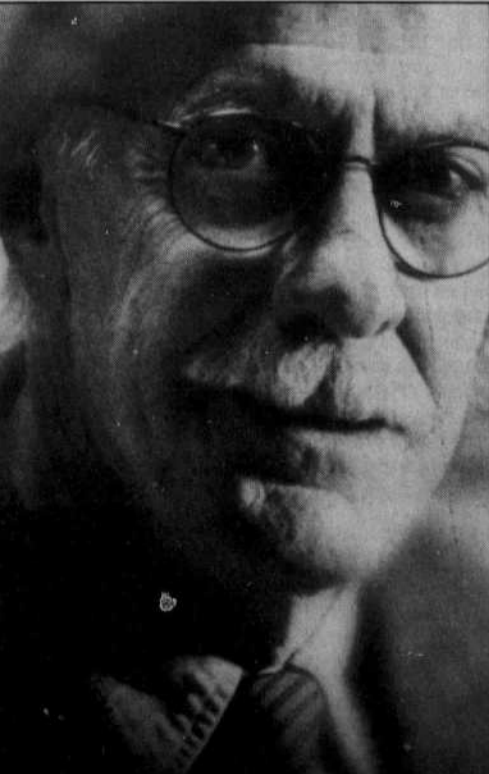
nais. De là est venue à l'étudiante l'idée de traduire 26 poèmes de Nelligan.

Il est intéressant de constater que Nelligan est peu connu en Pologne même si le poète s'est passionné toute sa vie pour la musique polonaise. On doit également à Paul Wyczynski, professeur d'origine polonaise de l'université d'Ottawa, d'avoir tiré le poète d'un certain oubli. Wyczynski signera d'ailleurs la préface du recueil de Joanna Paluszkiwick-Magner, qui sera bilingue et s'intitulera *Poezje*.



ARCHIVES LE DEVOIR
Émile Nelligan

JEAN-V. DUFRESNE



dirigé par Michel Roy
Jean-V. Dufresne,
journaliste
de métier

« Ce livre publié chez Lemeac, nous fait goûter à nouveau aux délices d'une plume alerte, habile, originale. Lire du Jean-V. Dufresne, c'est et ça reste un plaisir. »
Jean Vigneault, L'Épaveur de Stratégisme

www.lemec.com

DENISE
BOMBARDIER
Propos d'une moraliste

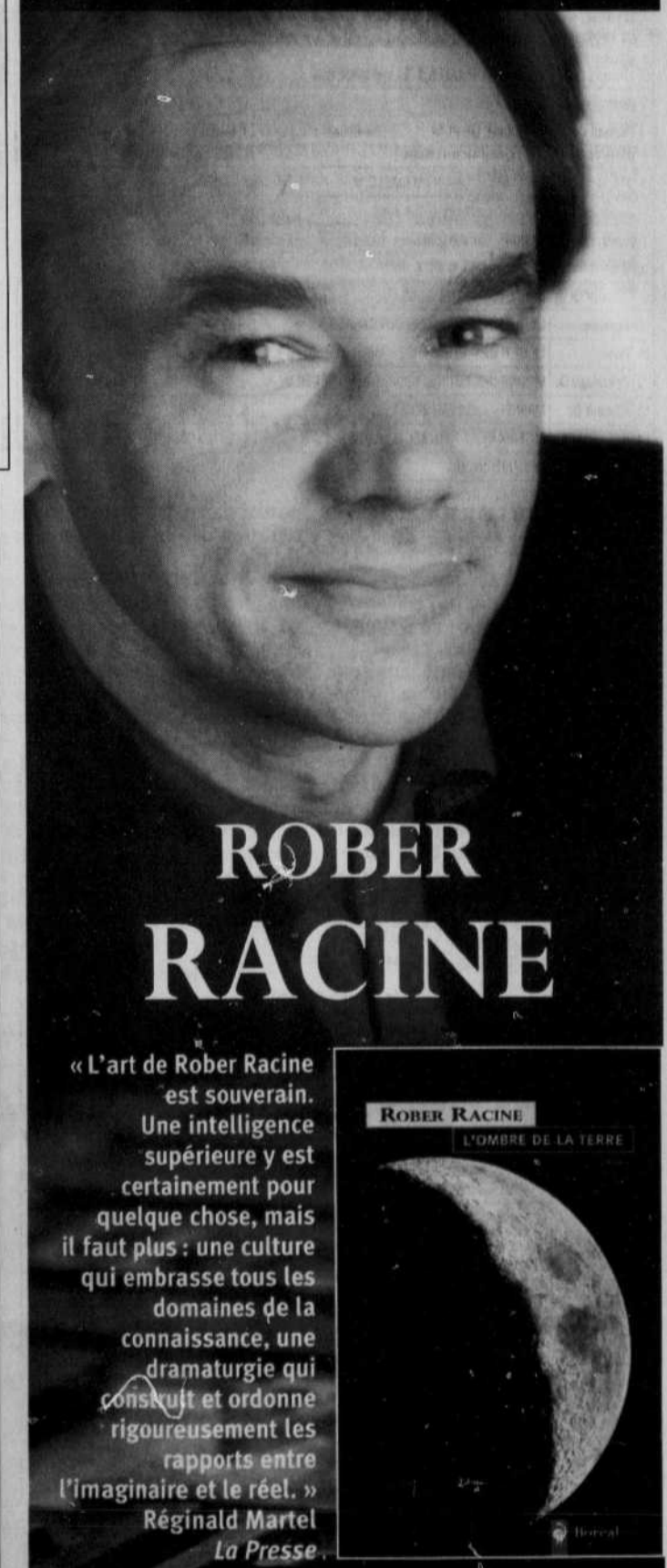


Observatrice sans complaisance des mœurs des Québécois, Denise Bombardier ne craint pas la polémique et elle le prouve

vib éditeur

www.vib.com

PRIX RINGUET 2003



ROBER
RACINE

« L'art de Rober Racine est souverain. Une intelligence supérieure y est certainement pour quelque chose, mais il faut plus: une culture qui embrasse tous les domaines de la connaissance, une dramaturgie qui construit et ordonne rigoureusement les rapports entre l'imaginaire et le réel. »
Réginald Martel
La Presse

ROBER RACINE
L'OMBRE DE LA TERRE



L'OMBRE DE LA TERRE

Roman
276 pages • 22,95 \$

Boréal
40 ans

www.editionsboreal.qc.ca

LITTÉRATURE

POÉSIE

Un Brossard bien quelconque
et une séduisante
rétrospective Villemaire

THIERRY BISSONNETTE

Poète et globe-trotter émérite, Nicole Brossard maintient un taux de publication pour le moins risqué. C'est sur ce rythme qu'on pourrait supposer de croisière qu'elle nous revenait récemment avec *Je m'en vais à Trieste*, édité simultanément à Trois-Rivières, à Limoges et à Echternach.

Des villes, il y en a d'ailleurs presque autant que de poèmes dans ce livre. Un peu comme Michel Beaulieu l'effectuait dans sa fameuse série «*Entre autres villes*» (Kaléidoscope), Brossard circule ici d'un lieu à l'autre, à tous les coins du globe et dans une période allant de 1993 à aujourd'hui. Arizona, Irlande, Liban, Japon, Espagne, Saguenay ou Guadalajara, voilà tout un chapelet de lieux dont on suppose qu'il devrait nous faire ressentir le vertige du passage et de la diversité. La dérive, quoi, sur fond d'après-moi-apocalypse, de restos chic et d'apéros sérieux: «une femme chante dit qu'elle n'ira pas / là se perdre parmi les pendues / nous buvons notre bière en universitaires / ce soir sushi party chez Brigitte».

«Pourvu que ça porte mon nom», a-t-on déjà entendu parmi l'avant-garde. Et si ce n'était du nom qui figure en couverture, il est très incertain qu'on se fût préoccupé de ce bouquin pour le moins complaisant et banal, où l'abondance d'anecdotes semble un gage d'ouverture au lecteur, histoire de prouver qu'on ne s'attarde pas de façon trop douteuse à la forme. La chose la plus élémentaire aurait consisté à soigner un peu le rythme de ces poèmes, ainsi qu'à éviter des pirouettes linguistiques comme dans la chute suivante: «nous sommes plusieurs / avec un surplus de mémoire à rêver / en regardant au coucher / le soleil cheminer futur et graffiti». Légèrement sous la note de passage, tout ça.

Rien n'oblige quiconque à tout publier, et dans ce cas, il est étonnant qu'une poète au parcours si enviable nous assène de semblables fonds de tiroirs, alors qu'«à l'université tout cela se mêle à ma voix / en marchant dans les corridors, le soir / dans un restaurant Thai». On a déjà vu un Saint-Denis Garneau retourner quérir ses recueils sur les tablettes des libraires pour bien moins que ça, et c'est peut-être ce que Nicole Brossard devrait faire au profit de ses livres plus rigoureux.

À moins que cet épilogue en art poétique ne parvienne à justifier ce qui, jusque-là, manquait cruellement de nécessité intérieure? «Elle a bien remarqué grandeur nature la souffrance ô combien le nom des grands vins, des temples et des palais lui faisait plaisir. Elle a dit vouloir recommencer [...] là seulement elle a remarqué / les petites saletés qui tourbillonnent dans l'universel.»

Sous la forme d'un simple carnet de voyages, ces escalades eurent peut-être acquis une meilleure destinée, tandis que le poème se prête mal à ce prosaïsme quasi documentaire. Supposons tout de même que quelques poèmes réussis ça et là auraient pu servir de pierre angulaire à un véritable recueil, comme, par exemple, ce sympathique *Bled* du 15 juin 2002: «et la forêt dense, ses champignons variés / pendant que tu te penches sur une blessure / une autre ici une autre avec des repousses / et encore de la saveur». Voilà qui soula-



Yolande Villemaire: *D'ambre et d'ombre* rassemble des textes parus de 1974 à 2000, en plus de deux suites exclusives.

ge un peu de la piscine de l'authentique Hôtel Post et d'autres stations peu risquées de ce recueil.

Rétrospective Villemaire

Il vaudra mieux investir quelques heures dans la rétrospective récemment réimprimée de Yolande Villemaire, *D'ambre et d'ombre*, où l'expérience rythmique se fait des plus vives. Cette version poche, assortie d'une gravure de Borduas, est d'autre part bien plus séduisante que l'édition initiale du même livre. À rebours dans ses vies antérieures les plus immédiates, l'auteure rassemble ici des textes parus de 1974 à 2000, en plus de deux suites exclusives. Huit recueils sont ainsi représentés, dont cette collection exprime, mieux qu'une autobiographie, la trajectoire scripturale de Villemaire. Recherche du sacré sous ses formes universelle ou intime, orientée autant qu'occidentale, fusion de registres souvent à propos, on pourrait difficilement ne pas reconnaître l'originalité de cette voix chaleureuse: «dans la nuit de l'âme / à la limite de mes forces / je refuse de me noyer / dans le Grand Lac Salé de mes Larmes».

JE M'EN VAIS À TRIESTE

Nicole Brossard
Écrits des Forges/Phi/Le bruit des autres
Trois-Rivières, 2003, 172 pages

D'AMBRE ET D'OMBRE

Yolande Villemaire
Écrits des Forges
Trois-Rivières, 2003, 270 pages

LIVRE - DISQUE

Correcteurs d'épreuve

THIERRY BISSONNETTE

Document muséologique, «*petit théâtre*», livre-disque, *Épreuve de distance* se distancie en premier lieu des standards du livre en se présentant sans couverture, exposant ainsi sa fine reliure. Elaboré simultanément à une exposition tenue à la Galerie de l'UQAM en septembre dernier, ce petit recueil s'éloigne aussi de la dictature de l'auteur en donnant la parole et l'espace à cinq artistes visuels, trois poètes et deux spécialistes. Accompagné d'une trame sonore, ce projet permet de recréer pour soi l'événement, réitérant sa mise à l'épreuve de la distance. On dis-

pose d'abord, par écrit, de la délimitation des trois concepteurs (Mario Côté, François Lacasse et Sylvie Readman), ce qui donne une idée de la teneur autoréflexive de leur travail: «*Dans quelle mesure trois artistes, souhaitant élaborer une proposition d'exposition, en viennent-ils à se mettre au travail dans un tel projet, comme ils le sont dans l'atelier?*»

À partir de *L'île aux Corneilles* du peintre Lucio de Heusch, un fil invisible se promène entre les fragments photographiques et les textes. Parmi les visages de cette beauté mobile surgissent ceux de Martine Audet — dont la voix est d'une étrangeté saisissante, androgyne —, de Normand de Bellefeuille — sous la

forme épistolaire qu'il approfondissait récemment — et de Louise Dupré.

Le discours plus spécifiquement théorique de Thérèse Saint-Gelais et de Jean-Émile Verdier crée cependant un hiatus définitif, du moins sur le disque, dont on évitera probablement les deux dernières pistes lors d'écoutes subséquentes. Ce qui n'empêche pas de goûter les propos de Verdier sur le poète, le savant et l'artiste, négociant tous — bien que différemment — avec l'aspect révélateur de l'absence.

ÉPREUVE DE DISTANCE

Lux éditeur/Galerie de l'UQAM
Montréal, 2003, 80 pages

ESSAI

René Lapierre,
de la mémoire à la parole

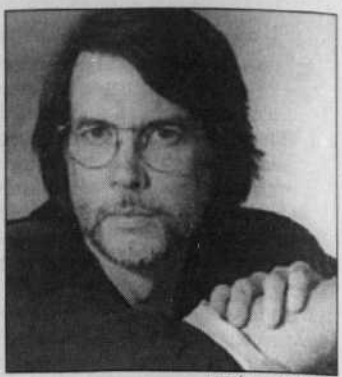
DAVID CANTIN

En marge d'une œuvre poétique fort intrigante, René Lapierre mène depuis plusieurs années une réflexion sur l'acte créateur qui se dévoile par fragments. Après *Figures de l'abandon* (Les Herbes rouges, 2002), *L'Atelier vide* tente de saisir le rôle véritable de la littérature dans un espace culturel des plus suspects. En passant de Valère Novarina à Glenn Gould, l'essayiste tente de mettre à l'épreuve «une conception ouverte de la forme».

En s'attaquant à une vision souvent réductrice et rationnelle de l'œuvre, l'auteur de *Piano* explique en quoi la littérature se dirige inmanquablement vers sa plus fervente affirmation. L'écrivain s'oppose donc à une forme d'uniformité de l'écriture ou encore à la banalité du sujet. «Il importe peut-être plus que jamais de soustraire la langue à l'hégémonie des contenus, d'en briser la longueur, de remettre en mouvement du non-punctuel, du non-topique, du non-objet. Parler, écrire, laisser filer dans la langue, malgré la langue quelque chose qui se déplace ou se contredit, qui s'irrite de comprendre et se révolte calmement contre les leures de

la compréhension.» De façon à garder le lecteur en alerte, Lapierre ouvre plusieurs pistes à la fois sans trop se soucier d'une démonstration des plus érudites. La force de ses essais réside, sans doute, dans cette manière d'ouvrir des brèches qui s'organisent à l'intérieur d'un seul mouvement polyphonique.

Il n'est pas rare, dans *L'Atelier vide*, de passer de l'anecdote au commentaire, de la citation à la trouvaille poétique. D'ailleurs, le livre glisse sans cesse d'une direction vers une autre. C'est ce qui amène Lapierre à écrire, avec justesse: «*pleins de compréhension mais muets, nous voilà donc malades de l'art. Malades en ce sens qu'un aspect important de notre relation à l'art se réfugie dans une fonction administrative, explicative, interdisant toute forme de rapport sensible aux œuvres. Il serait défendu de s'approcher, d'hésiter, d'apprendre par à-coups, par bégalements, par erreur.*» Ainsi, l'essai devient une tentative de surprendre la littérature là où elle se cache. Il cite à profit Walter Benjamin, Paul Celan, ou s'oppose de manière virulente à Maurice Blanchot (par le biais de cette fameuse disparition imminente de la littérature). Il est donc possible, voire valable, de



JOSÉE LAMBERT

René Lapierre

culbuter ou de se tromper pour que l'œuvre en vienne à faire sens. C'est aussi ce qui amène Lapierre à constater, vers la fin, de façon paradoxale: «*Écrire est si libre, si simple: y arrive-t-on jamais?*» Dans *L'Atelier vide*, l'écriture prend toute la place avec ses défauts tout comme ses qualités. De la mémoire à la parole, Lapierre s'adonne avec bonheur au risque d'une littérature sans contraintes.

L'ATELIER VIDE

René Lapierre
Les Herbes rouges
Montréal, 2003, 160 pages

ROMAN QUÉBÉCOIS

La littérature à l'estomac

CATHERINE MORENCY

Sur le quatrième de couverture de *Léthargie*, Pierre André (ou son éditeur) a cru pertinent de mentionner qu'avec à peine cinq romans en poche, il est déjà consacré par la critique québécoise. *La Leçon de narration*, publié en 2000, lui a valu une note presque parfaite de Réginald Martel, de *La Presse*, qui l'a qualifié de «*petit bijou*». Sa dernière œuvre, *Alions donc!*, a été acclamée par Robert Chartrand, du *Devoir*, nous informe-t-on. Fort bien. Le lecteur qui pénètre pour la première fois dans l'écurie André courra ainsi vers un horizon d'attente rempli d'exaltation.

Tel un pèlerin qui atteint les limites du mirage, le lecteur cernera pourtant très vite les bornes de cet horizon et, s'il se respecte, mettra sûrement en œuvre l'un des dix droits imprescriptibles du lecteur émis par Pennac dans *Comment un roman*: le droit de ne pas finir un livre. Si, par malheur ou par insécurité, il s'inflige le supplice de se rendre jusqu'au bout, le pauvre, le pauvre lecteur risque de ne pas s'en remettre avant longtemps et de cogiter une question toute simple mais pourtant fondamentale durant plusieurs jours: comment avons-nous pu en arriver là? Nous, c'est la communauté des auteurs et des lecteurs québécois à qui l'on donne volontiers de la moulée plutôt que des livres. Là, c'est le lieu où de médiocres historiettes sont publiées sous la bannière du roman, pauvre, pauvre genre fourre-tout dans lequel n'importe quelle niaiserie trouve désormais asile, du moment que le manuscrit fasse une centaine de pages et que la syntaxe n'y soit pas trop névrotique.

Là, donc, sur ce petit flot bien plat, s'entassent chaque année des dizaines de gaffes littéraires, auxquelles *Léthargie* pourrait fièrement servir d'ambassadeur. Un roman dans le roman où l'auteur prend bien soin de marquer au fer rouge chacune des techniques narratologiques employées, craignant que son lecteur ne manque de perspicacité et ne saisisse le subterfuge mis en œuvre. C'est donc au gré des fantasmes d'André, portrait du pauvre lousseur en intello politisé mais libre du Plateau, qu'évolueront trois filles-mères, personnages fétiches, «des chiennes en chaleur» qui se prennent pour des putes et qu'engrosse notre héros durant les trois quarts de sa mise en abyme. «*Comme on se sent utile quand on provoque un orgasme chez l'autre qui en fait autant. Aussi bon qu'une pizza all-dressed extra pepperoni, extra sauce tomate. Juteuse et épicée comme ton sexe, ma chérie. Ta pelote gratinée à la chaleur de mon désir de me mettre. Dis ce que tu voudras, ce sont tes ovaires que je vise quand je te pénètre. Plus ma queue s'approche de tes ovaires et plus tu parfumes l'atmosphère d'abandon. Tu sens la détresse humaine à exciter une meute.*» L'érotisme, on l'aura compris, a déjà convoqué meilleure plume.

Si,
par malheur
ou par
insécurité,
le pauvre,
pauvre lecteur
s'inflige
le supplice
de se rendre
jusqu'au
bout,
il risque
de ne pas
s'en remettre
avant
longtemps

La portion restante de cette fiction indigeste est consacrée à l'étalage de considérations anti-zlémondialo-transgénico-féministes, bref, un insupportable dérapage sur tous les avatars branchés de l'apocalypse contemporaine. Le tout génèreusement jadisgeonné de Freud, de Marx et autres références tantôt singées ou utilisées par l'auteur en guise de *post-it*. L'important étant d'en beurrer épais afin d'être à la portée de tous et de montrer qu'on a lu et qu'on a des opinions. «*Tu viens de comprendre, Ariane, l'importance des romans qui font plus vrais que nature, d'écrire le pater narateur s'adressant à sa fille de papier. C'est comme la peinture en général et certaines toiles plus que d'autres. Elles ne représentent pas nécessairement la réalité mais une idée de cette réalité, et cette idée bien réelle laisse une impression tout aussi réelle.*» Ou encore, mû par un ardent désir de faire du style: «*Les papillons du chaos me traversent les veines et provoquent un ras de marée de cyprine et je te fais glisser dans la facilité métaphorique.*»

Si le lecteur veut à tout prix être généreux, il concédera à Pierre André un certain talent d'ironiste et une habileté à triturer langage et lois de la fiction; ces qualités, qui auraient pu sauver son roman, se retrouvent diluées dans un bassin de clichés qui rendent, somme toute, justice au titre, *Léthargie*, comme une nouvelle adaptation livresque de la recette du Jell-O. Figé et insipide. Triste destin, pour un auteur qui avait mis tant de cœur à l'ouvrage, que d'accoucher d'une telle galette.

Que Pierre André se console, il n'est pas seul à courir à sa propre perte. Comme l'écrivait Julien Gracq, en 1950, dans *La Littérature à l'estomac*: «*Le critique, lui, n'en veut pas démordre: coûte que coûte il découvrira, c'est sa mission — ce n'est pas une époque comme les autres — chaque siècle lui faut quelque chose à jeter dans l'arène à son de trompe: un philosophe tahitien, un graffiti de bagnard — Rimbaud redivivus. On dirait parfois, au milieu de la fiesta rituelle et colorée qu'est devenue notre vie littéraire, une trompette affolée qui sonnerait tout par peur de passer: la sortie du taureau de course et celle du cheval de picador. Aussi voit-on trop souvent en effet la "sortie" d'un écrivain nouveau nous donner le spectacle pénible d'une rosse efflanquée essayant de soulever lugubrement sa croupe au milieu d'une pétarade théâtrale de fous de cirque — rien à faire, le tour de piste suffit, il sent l'écurie comme pas un, il court maintenant à sa mangeoire; il n'est plus bon qu'à radoter, à fourrer dans un jury littéraire où à son tour il couvrera l'an prochain quelque nouveau "poulain".*»

LÉTHARGIE

Pierre André
Éditions Les Intouchables
Montréal, 2002, 154 pages

l'état du monde
2004

Annuaire économique et
géopolitique mondial
23^e édition

Une analyse approfondie
des grandes tendances planétaires

Un bilan de l'année pour les
226 États et territoires de la planète

Les enjeux politiques et
économiques à l'aube du III^e millénaire

« Du 1^{er} au 5 Décembre 2003,
écoutez *C'est bien meilleur le matin*, animé
par René Homier-Roy, sur la Première chaîne de
Radio-Canada, au 95,1 FM, et courez la chance
de gagner un exemplaire de l'État du monde 2004. »

Entièrement renouvelé

672 pages • 29,95 \$

Boréal
40
ANS

www.editionsboréal.qc.ca

en collaboration avec LE DEVOIR

95.1

Le premier livre
sur Amélie
Nothomb

« Un petit bouquin qui
renseigne beaucoup sur la
démone des lettres. »
Chantal Guy
La Presse

Amélie Nothomb de A à Z :
portrait d'un monstre littéraire
Michel Zumkir
24,95 \$ - 187 pages

LE GRAND
MIRROIR

michel zumkir
amélie nothomb
de A à Z

portrait d'un monstre littéraire

LITTÉRATURE

LETTRES FRANCOPHONES

Les hauts et les bas de l'immigration

LE VENTRE DE L'ATLANTIQUE

Fatou Diome
Éditions Anne Carrière
Paris, 2003, 296 pages

Lise Gauvin

La narratrice du roman de Fatou Diome, jeune romancière d'origine sénégalaise résidant à Strasbourg, a choisi, comme son auteure, de quitter sa terre natale pour la France où elle habite depuis quelques années. Comme elle encore, on la suppose en proie à une certaine tristesse lorsque, sans nouvelles des siens, elle passe de longues heures à tenter de faire revivre, par l'écriture, les hauts et les bas de l'immigration. Mais alors qu'elle-même a quitté son île natale, Niodor, située dans le «ventre de l'Atlantique», elle cherche par tous les moyens à dissuader son jeune frère de tenter l'aventure de l'exil. Et ainsi se poursuit, tout au long du roman, un dialogue entre les expatriés et les autres, ceux qui entretiennent les espoirs les plus fous, guidés le plus souvent par d'habiles exploités. Tel ce clandestin qui, après avoir été embauché au noir sur un bateau, est interpellé par la police française et obligé de revenir, les mains vides et le visage honteux, dans son village d'origine. Mais les illusions sont tenaces et, malgré les mises en garde de l'instituteur, un Sénégalais «de l'extérieur», les jeunes rêvent de faire fortune en France tel l'«homme de Barbès» qui, après quelques années de travail à l'étranger, a pu s'offrir de nouvelles épouses et un téléviseur.

A travers une suite de tableaux, d'histoires individuelles racontées au gré de ses souvenirs, la narratrice trace un panorama complet des embûches liées au sort des exilés, mais aussi de la précarité de l'existence de ceux qui, restés au pays, rêvent d'un avenir meilleur sans toutefois posséder les moyens pour le réaliser.

Pour les garçons, l'idéal consiste à devenir un grand joueur de football reconnu internationalement. Pour les filles, la réussite se résume encore à trouver le mari qui leur offrira, ainsi qu'à ses autres co-épouses, une certaine prospérité matérielle.

La narratrice, pour plaire à son frère et garder le contact avec lui, accepte de lui résumer le déroulement



SOURCE ÉDITIONS ANNE CARRIÈRE
Anne Carrière, l'éditrice de Paul Coelho, prend une douce revanche sur les milieux littéraires en publiant Fatou Diome, une jeune romancière mauricienne. Du Monde des livres au Canard enchaîné en passant par Le Nouvel Observateur, tout le monde a salué la parution de ce livre.

des matchs de foot par téléphone, jusqu'à offrir même au lecteur, dans les dernières pages du livre, un véritable reportage sportif. Mais cette même narratrice, à

l'occasion de vacances passées dans son île d'origine, constate que les mentalités n'ont guère évolué, aussi sujettes à la superstition qu'autrefois, aussi dépen-

dantes d'un pouvoir qui se décline toujours au masculin, car «sur ce coin de la Terre, sur chaque bouche de femme est posée une main d'homme». Et au Sénégal comme ailleurs en Afrique, les mosquées se multiplient et les jeunes femmes, pour se conformer à la règle, acceptent de porter le voile.

Du côté de la France, les choses ne sont guère plus réjouissantes car, là encore, «les étrangers sont acceptés, aimés et même revendiqués seulement quand, dans leur domaine, ils sont parmi les meilleurs». Comme preuve: «Blacks, Blancs, Beurs, si ça allait de soi dans la société française, on n'aurait pas besoin d'en faire un slogan. Ce n'est qu'une poudre de rêve qu'on nous jette aux yeux pour nous cacher de dures réalités.» Ces réalités, le roman les décrit sans complaisance, montrant l'envers et l'endroit de situations qui, de quelque endroit qu'on les examine, ne trouvent pas de solutions simples. Mais lorsque le frère de la narratrice, désormais convaincu que son destin s'accomplira en Afrique et non en France, tente de la convaincre de revenir au pays, la jeune femme, malgré la nostalgie qui la tenaille d'une grand-mère bienfaisante et d'une musique aux rythmes lancinants, finit par accepter son propre statut d'exilée: «étrangère partout, constate-t-elle, je porte en moi un théâtre invisible, grouillant de fantômes.»

C'est ce théâtre qu'elle fait revivre sur la page blanche, résignée à sa double appartenance, voire à son écartèlement. Mais à la différence du héros de l'Aventure ambiguë, le roman classique de Cheikh Hamidou Kane, le personnage de Fatou Diome trouve dans cette complexité même sa raison de vivre et sa nouvelle carte d'identité: «Chez moi? Chez l'autre? Être hybride, l'Afrique et l'Europe se demandent, perplexes, quel bout de moi leur appartient je suis l'enfant présenté au sabre du roi Salomon pour le juste partage. Exilée en permanence, je passe mes nuits à souder les rails qui mènent à l'identité. L'écriture est la cire chaude que je coule entre les sillons creusés par les bâtisseurs de cloisons des deux bords.» Belle définition de l'écriture, présentée ici dans sa dimension prospective et à jamais inachevée. Le roman de Fatou Diome sonne juste et, malgré un didactisme parfois trop appuyé, trace un portrait de l'immigration contemporaine dont le tragique est tempéré par l'humour.

ROMAN AMÉRICAIN

Une famille américaine mythique

NAÏM KATTAN

Il y a une cinquantaine d'années, Saroyan était un écrivain populaire. C'était l'époque où la diversité ethnique, raciale et religieuse était une valeur nouvelle bientôt dominante, avant qu'elle ne se transforme en ingrédient des feuilletons de télévision. Le creuset, le melting-pot, était toujours le dogme proclamé, mais on se rendait compte qu'il s'agissait d'un vœu, sinon d'une volonté, plutôt que d'une réalité. Aussi, les écrivains les plus importants de l'époque se présentaient sous l'emblème d'une communauté: Richard Wright, Ralph Ellison et James Baldwin étaient des Noirs et s'affichaient comme tels, Saul Bellow, Bernard Malamud et Philip Roth étaient des juifs qui mettaient en scène, dans leurs romans, des juifs. William Saroyan était un Arménien qui se plaçait sous l'enseigne de son origine.

Une comédie humaine fut d'abord un scénario dont Saroyan tira un roman, sans doute l'un de ses meilleurs. Publié en 1943, il se voulait un hymne à l'Amérique en guerre et tentait d'atteindre le mythe. L'action se déroule à Lithaca, une petite ville californienne, et ses personnages portent les noms d'Homère, Ulysse... Ville banale et exemplaire où la famille Macualay se bat contre la pauvreté. Le père est mort et le frère aîné est au front. A quatorze ans, Homère devient le chef de la famille. Après ses heures d'école, il travaille comme messager qui porte les télégrammes à domicile. Annonçant, parfois, la mort des enfants partis au front, il devient involontairement l'ange de la mort.

L'auteur met en scène des petites gens appartenant à des origines diverses qui, tout en se battant contre la misère, font montre de dignité, de noblesse, de solidarité et d'amour. Ils sont les produits d'une société dont le but est d'établir l'égalité et l'entraide. L'Amérique se battait, selon Saroyan, pour faire accéder l'humanité à un monde plus fraternel, un monde meilleur. Certes, la petite ville avait aussi ses ivrognes, ses mauvais joueurs, mais il suffisait de les comprendre pour découvrir leurs bons côtés.

Saroyan idéalise l'Amérique avec fraîcheur, mais aussi avec une dose de sentimentalisme. D'autres écrivains - les Richard Wright, Dos Passos, Steinbeck, Norman Mailer - en présentaient des aspects moins attrayants. La vision de Saroyan peut sembler dépassée, à commencer par la technologie: il y a quelque temps, notamment, que les télégrammes ont disparu. Mais ça n'enlève rien à la vitalité de ce roman. L'humani-

té simple, intégrée qu'il décrit exprime une noblesse réelle, qui persiste en dépit des violences et des maléficences qui submergent la société d'aujourd'hui.

LA COMÉDIE HUMAINE

William Saroyan
Traduit de l'américain
par Yvonne Brun
Bouchet Chastel
Paris, 2003, 257 pages

Anne-Marie Savoie

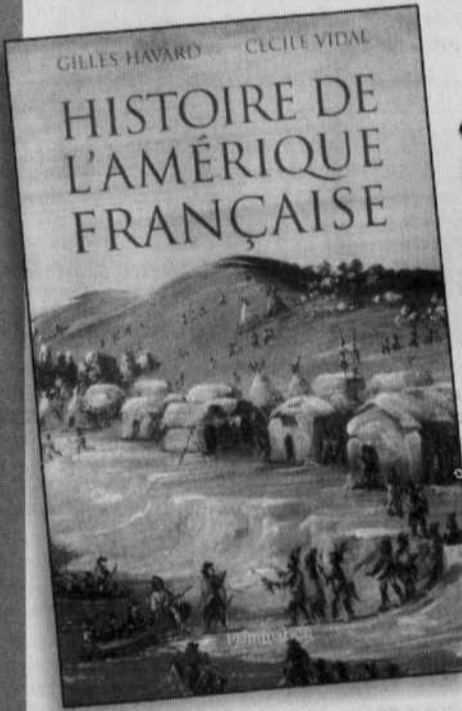
EGO



Quel bruit fait l'ego quand il s'effondre, si personne n'est là pour l'entendre?

LANCTÔT
ÉDITEUR

Flammariion



« Magistral !
Un des meilleurs livres publiés depuis longtemps sur le sujet. »

André Champagne
Pourquoi pas dimanche
Radio-Canada

Histoire de l'Amérique française
Cécile Vidal et Gilles Havard
47,95 \$ - 560 pages

Pour éclairer le débat sur le mariage homosexuel

Ce débat public est le premier d'une série « Prenez position » sur des sujets d'actualité.

Neuf panélistes ayant contribué au recueil de textes *Mariage homosexuel : Les termes du débat* (coédition Liber - Le Devoir) présenteront brièvement leurs positions avant de confronter leurs points de vue avec le public.

Josée Boileau, éditorialiste au Devoir, animera le débat.

Avec : Guy Ménard, Gilles Bibeau, Claude Brodeur, Daniel Dagenais, Richard Desrosiers, Michel Dorais, Jean-Marc Larouche, Robert Verreault

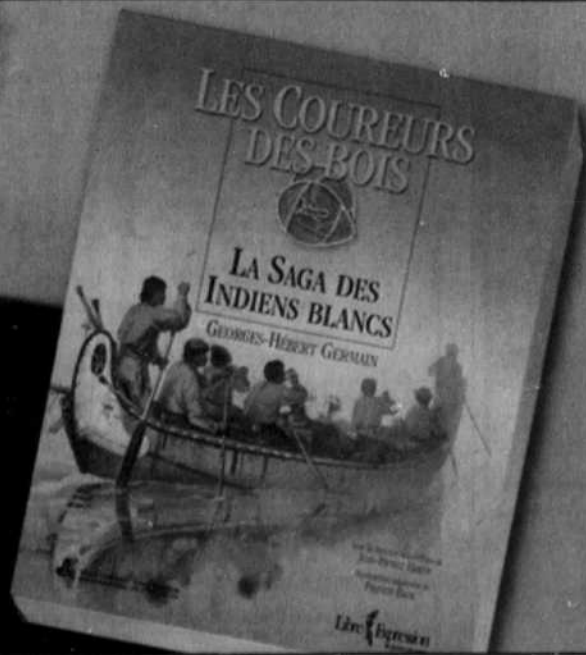
Le jeudi 4 décembre à 19 h
Foyer du Studio-théâtre Alfred-Laliberté (J-M400)
Pavillon Judith-Jasmin (niveau métro)
405, rue Sainte-Catherine Est

Entrée libre

En collaboration avec LE DEVOIR et Liber

UQÀM

Prenez position



Les Coureurs des bois

La Saga des Indiens blancs
de Georges-Hébert Germain

Illustrations originales de Francis Back

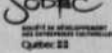
coédition Libre Expression/
Musée canadien des civilisations

édition reliée • 160 pages couleur • 39,95 \$



MUSÉE CANADIEN
DES CIVILISATIONS

CANADIAN MUSEUM
OF CIVILIZATION



Libre Expression

EN VENTE PARTOUT

© QUÉBECOR MEDIA

LITTÉRATURE

Siom du bois de Richard Millet

GUYLAINE MASSOUTRE

Ma vie parmi les ombres, de Richard Millet, pourrait faire sien un titre kafkaïen, *La Métamorphose*. Il irait droit au cœur de ces 630 pages serrées: faire apparaître le cafard, la carapace noire et bossuée de la mémoire, sous laquelle se cachent, pétrifiées et opaques, les choses dissolues du passé et ces précipités étranges du souvenir, ces vagabonds nocturnes que sont pour nous les morts, dont certains cogitent en insistant aux portes de notre vie consciente.

Comment dire, sans nostalgie ni ressentiment romantiques, le résultat de quatre décennies de civilisation rurale escamotée? Ce vingt-septième ouvrage de Millet réalise pourtant une telle entreprise, cohérente et arachnéenne: déployer Siom, petit village de Corrèze, recomposé par la littérature tantôt en une Atlantide céleste, tantôt en un microcosme immergé, à partir d'un personnage narrateur. Ce dénommé Pascal se relie aux siens, mais aussi à tous les autres romans de Millet, jusqu'au songe québécois de *La Voix d'alto*.

Peinture limousine

L'alchimie du souvenir n'est pas tout à fait consommée. Elle se présente dans l'opacité de sa métamorphose, par un jeu d'ombre et de lumière qui donne à chaque lieu, objet, personnage ou moment son relief mi-réel mi-fantasmé, coloré, agrandi et poli par l'irréalité du songe.

L'œuvre est admirable. Millet n'a jamais exploré autant le mystère de l'écriture, qu'il superpose à celui des maisons profondes et sombres de Siom et de Villeva-

leix. Dans l'étroite jonction de la vie et de la fiction, le narrateur, redevenu enfant, transforme en geste d'art sa fréquentation des silences hantés et des ombres inquiétantes de sa chambre: «[...] obligé de me raconter à moi-même, une main en conque sur l'oreille, à la façon d'un chanteur sarde, les histoires lues ou entendues dans la journée...»

Nulle surprise, donc, lorsque le narrateur se prend à évoquer les peintres paysagistes aux verts sombres et aux bois ambre, comme ceux des forêts de Corrèze, «dans lesquelles on s'enfonçait avant de déboucher dans la lumière d'une lande où affleurent des blocs de granit, des genêts, des sources...», les pentes douces des collines, les méplats aux versants abrupts, aussi bien que «la houle rosâtre et grognante» du marché aux cochons, à Treignac.

Le roman abonde de tels détails pittoresques, qui vont des mots savoureux de la langue occitane — la française, avec son rythme ample, sa précision vertueuse, son accent chantant et roulé, et le patois en déshérence —, aux moindres recoins de l'architecture intérieure, dont l'ambiance chaleureuse ou sinistre est une mine pour les sens. Voici les us et coutumes qu'on pensait jadis ravis pour l'éternité.

La race immortelle des humbles

Le prix de ce territoire tient, bien entendu, à ses habitants. «Nous ne sommes que des enfants déchus, des corps peu tranquilles par le truchement desquels ne cessent de gémir, de parler, de se lamenter, d'en appeler aux vivants, la cohorte de ceux qui nous ont précédés.» Cette évoca-

tion, presque désespérée, force une parole éblouissante, une méditation sur les morts et sur le présent.

En descendant dans les caves du souvenir, le quinquagénaire Pascal ramène les plus précieux, Marie, sa grand-tante, Louise, sa grand-mère, et tous ceux des Bugaud qui ont fait son histoire, surtout des femmes, plus dégoûtées, têtues et entreprenantes que leurs hommes, ces «gourles», ces «turlots» et autres appellations familières que ces braves gens se jetaient au visage, plutôt que de sortir du rang. S'il remonte au XIX^e siècle, à l'ancrage de la langue et de la mémoire vive, c'est pour refaire le chemin jusqu'à celle qui l'écoute, Marina Faurie, amante âgée de vingt-deux ans. L'histoire rebondit jusqu'à la fin.

Les caractères se détachent, les mentalités précises, les tournures et les croyances, en une ethnologie dont il était impossible d'imaginer, dans les années 1960 en ces campagnes, qu'elles secrétaient leur scribe. Leur communauté se pensait immortelle: «J'habitais Siom comme on n'habitera sans doute jamais plus nul territoire, avec cette connaissance d'un monde rural parfaitement délimité, sinon clos, dans lequel chaque chose était à sa place, chaque être issu d'une histoire connue de tous, ou bien comme moi objet de légende, vivant dans une communauté à peine troublée par l'invasion du hors.» Cette tranquillité a permis que se fixe, autour du bistrot, puis de l'hôtel du Lac, éléments récents du puzzle ancien, une fresque d'une justesse inégalée.

La communauté inavouable

Quitter la Corrèze, c'était tra-



Richard Millet

hir; l'exode, pourtant, était devenu indispensable. L'ennui mortel

garrotait les plus vifs; l'autarcie n'avait rien d'idéal, souvent âpre,

brutale et désespérée. L'élément nouveau, c'est la place faite aux lectures. On y voit bien comment les livres traçaient un appel du monde radicalement autre, celui qui n'était pas géré par l'honneur familial, par le corps collectif plus vivant que le corps personnel.

Lire apportait un oxygène qui n'était pas celui de l'air pur, mais un mystère capable d'engloutir le labyrinthe trop souvent arpenté et de lui donner sens, parmi les grandes mythologies auxquelles il s'apparente. Il fallait au phénix s'abîmer au fond de l'âme, mourir dans l'exil et renaître en parallèle, pour faire accéder «au grand royaume du Livre de Poche» une existence fortifiée, flottant autour d'un signe — nom propre, accent, photo.

Lire est une question d'amour, écrit Millet. Le terreau riche en sensations de la Corrèze modelait l'abandon nécessaire. L'impossibilité de vivre la condition de «l'homme unidimensionnel» — selon Marcuse — dans la ville moderne tient à ce creux immense. Finies, les interdictions de lire. La danse macabre se retourne en un salut que Blanchot, dans ses essais sur la littérature, a longuement décrit en termes de ressaisissement intérieur.

MA VIE PARMIS LES OMBRES

Richard Millet
Gallimard
Paris, 2003, 631 pages

* À noter la réédition en format poche du beau livre de Richard Millet intitulé *Le Sentiment de la langue* (édition revue et augmentée), Paris, La Table ronde, 2003.

Face au désenchantement

ANTOINE ROBITAILLE

Serge Cantin est peut-être un de nos penseurs les plus «mélancoliques». Ce professeur à l'UQTR et spécialiste de Fernand Dumont n'a de cesse de dénoncer notre modernité, ses aspects désenchantants. Dans son dernier livre, *Nous voilà rendus au sol*, il puise moins chez le grand sociologue québécois et davantage chez André Belleau, Simone Weil, Arendt et Rimbaud, pour appréhender, avec une sensibilité religieuse, le malaise de cette modernité qui nous transforme en «touriste». Non seulement face au monde, mais face à notre propre existence.

Antoine Robitaille. Tout le monde se déplace beaucoup aujourd'hui: on bouffe avec facilité des kilomètres en auto, en avion, en bus. Mais voyage-t-on vraiment, dans le sens fort

du terme, celui que cultivait André Belleau?

Serge Cantin. Dans mon essai sur Belleau, je cite Lapouge: «J'ai vu créer un nouveau mode de déplacement, le voyage immobile, le néant du voyage». C'est, selon

moi, ce même néant dont Belleau fait l'épreuve au Maroc. Malgré ses efforts, il n'arrive pas à sortir de lui-même, de son «cachot dévorant», pour emprunter l'image d'Alain Grandbois. Aussi en est-il réduit à n'être qu'un touriste alors qu'il voudrait être un voyageur, c'est-à-dire s'oublier, déposer son bagage de sujet moderne, conscient du monde et donc toujours à distance des êtres et des choses. Il en souffre, mais en même temps il n'est pas prêt à renoncer à ça. Et comment d'ailleurs le pourrait-il, lui qui appartient à une «société d'individus»? Ce qu'éprouve Belleau au Maroc, c'est le regret presque inavouable de ce que nous, Occidentaux mo-

dernes, avons été et avons irrémédiablement perdu en devenant, pour le meilleur et pour le pire, ce que nous sommes.

Vous revenez dans votre livre sur diverses dimensions du désenchantement du monde. Faudrait-il le réenchanter?

Je ne suis pas prophète. Au contraire, j'endosse pleinement le jugement de Rimbaud dont s'inspire le titre de mon livre: «je suis rendu au sol avec un devoir à chercher et la réalité rugueuse à étreindre». En termes moins lyriques, j'ai très peu de réponses et beaucoup de questions. Mais il ne s'agit pas tant de savoir s'il faut ou non réenchanter le monde; il faut surtout se demander s'il est encore possible d'empêcher son désenchantement définitif.

Que serait un monde définitivement désenchanté?

Un monde dans lequel il n'existerait plus que des réponses, justement — scientifiques, techniques, médicales —, où la question qu'est l'homme pour lui-même ne se poserait plus que dans la sphère privée, une sphère elle-même assujettie au règne de la tech-

nique, soumise aux bons soins d'une science médicale chargée de réguler le fonctionnement d'un monde qui s'autoproduit et s'autoconsomme sans autre finalité. Nous n'en sommes pas encore tout à fait là, mais tout semble nous y conduire.

Selon vous, quel est le rôle du christianisme dans une société hypersécularisée comme la nôtre?

Si l'on accepte l'idée que le christianisme a lui-même contribué au processus de désenchantement du monde, il semble alors qu'il n'y ait pas grand-chose à attendre de lui. Ou encore qu'il soit appelé à jouer de plus en plus un rôle de soutien. Tel est du reste le rôle auquel depuis plusieurs siècles déjà, depuis Hobbes en fait, le libéralisme tend à cantonner la religion chrétienne. Or ce rôle ne peut être à terme que fatal: «Le christianisme va-t-il mourir?», demandait naguère l'historien Jean Delumeau, lui-même chrétien. Je serais tenté de répondre que le christianisme, en Occident du moins, mourra. A moins qu'il ne se convertisse, pour parler comme mon maître

Fernand Dumont. En termes rimbaldiens, je dirais que le christianisme mourra à moins qu'il ne reconnaisse qu'il est lui-même «rendu au sol». Ce dont ont d'ailleurs pris conscience nombre de chrétiens de la base, réticents à mettre un nom sur la transcendance qu'ils continuent pourtant d'invoquer, et qui se retrouvent souvent, par le fait même, en marge de l'institution chrétienne. Une chose me paraît en tout cas certaine: la conversion sera longue et périlleuse.

Que pensez-vous de l'importance croissante du religieux aux États-Unis? Cela vous réjouit-il?

Au contraire, cela m'inquiète. Mais le phénomène en question est difficile à cerner. La religion a traditionnellement tenu une place importante dans la société américaine, mais toujours en tant que religion civile, sans qu'elle intervienne directement dans les affaires politiques. Or, ce qui est peut-être en train de se produire à travers cette «religionisation» des États-Unis, c'est quelque chose qui pourrait ressembler à une forme de totalita-

risme. Louis Dumont définissait le totalitarisme comme un pseudo-holisme, comme la tentative folle, dans une société où l'individualisme est profondément enraciné, de subordonner les individus à la primauté de la société comme totalité. Il n'est pas impossible que la religion aujourd'hui aux États-Unis soit instrumentalisée à des fins pseudo-communautariennes. Dans cette optique, le nouvel enthousiasme religieux manifesterait un besoin de communauté; il serait un symptôme de l'absence de sens dans nos sociétés en même temps qu'une protestation contre cette absence. Protestation dangereuse, toutefois, car elle ne tient pas compte — ou cherche à la dissoudre — d'une tension constitutive de notre condition moderne.

NOUS VOILÀ RENDUS AU SOL

ESSAI SUR LE DÉSENCHANTEMENT DU MONDE
Serge Cantin
Bellarmin
Montréal, 2003, 207 pages

UN INCONTOURNABLE

Paul Meunier
LA PHILOSOPHIE DU PETIT PRINCE
ou le retour à l'essentiel

Ce magnifique livre met en lumière la profondeur et l'actualité du *Petit Prince*, ainsi que son art de vivre fondé sur l'essentiel, c'est-à-dire sur l'approvisionnement, le don de soi et l'amour.

CARTE BLANCHE
Distribution Fides

296 pages • 24,95\$

Pierre Nepveu
LIGNES AÉRIENNES

Lauréat
Prix du Gouverneur général

Conseil des Arts du Canada
Canada Council for the Arts

Lignes aériennes
116 pages - 16,95 \$

ÉDITIONS DU NOROÏT
30 ans de poésie

www.lenoroit.com

REVUE
possibles
H I V E R 2 0 0 4

possible
VOLUME 28, NUMÉRO 1

Comment, dans le contexte de la mondialisation marchande et de la fragmentation des identités, la «vieille» problématique de l'engagement se pose-t-elle? C'est la question que nous avons soumise comme objet de réflexion à des intervenants du milieu littéraire et culturel à leur double titre d'acteurs engagés dans une pratique spécifique et de citoyens concernés par les grands débats qui préoccupent notre société.

On verra que tous s'entendent pour reconnaître l'importance décisive du politique de la vie sociale, règle du vivre ensemble qui nous concerne tous à titre d'êtres sociaux et de citoyens embarqués dans une aventure collective dont nous sommes des acteurs responsables. De cela, les écrivains, malgré et peut-être en raison de leur singularité, sont de plus en plus nombreux à être conscients.

LANCEMENT
LE MERCREDI 3 DÉCEMBRE — 17 H 30 À 20 H
à la Maison des écrivains, 3492, av. Laval — Rens.: 529-1316

Abonnement

Nom _____
Adresse _____
Ville _____ Code postal _____
Province _____ Téléphone _____
Occupation _____

CE NUMÉRO : 8 \$
CE NUMÉRO PAR LA POSTE : 10 \$
Abonnement individuel : 25 \$
pour 2 ans : 45 \$
Abonnement de soutien : 40 \$
Abonnement institutionnel : 40 \$

Revue Possibles
5070, rue de Lanaudière
Montréal, Québec H2J 3R1

Ci-joint chèque ou mandat-poste de 25 \$ pour un abonnement d'un an à compter du numéro

ACTUALITÉ

Deux prix QSpell pour David Homel

LE DEVOIR

David Homel a été le grand gagnant des prix QSpell, remis par la Québec's Writers Federation mercredi soir dernier au Lion d'or, à Montréal. David Homel a en effet remporté le prix Hugh MacLennan de fiction pour son roman *The Speaking Cure (L'Analyste)* ainsi que le prix de traduction pour le roman de Monique Proulx *Le cœur est un muscle involontaire*, traduit vers l'anglais avec Fred Reed.

Par ailleurs, l'essayiste Elaine Kalman Naves a remporté le prix Mavis Gallant de l'essai pour la seconde fois avec *Shoshanna's Story: A Mother, a Daughter, and the Shadows of History*.

Susan Gillis a remporté le prix A. M. Klein de poésie pour *Volta*, un recueil cité par le jury comme étant «intelligent, sophistiqué, et de valeur poétique tant au niveau de la virtuosité technique que du sentiment exprimé».

Le prix McCauslan, décerné pour la publication d'un premier ouvrage, a été remporté par Neale McDevitt pour son recueil de nouvelles *One Day Even Trevi Will Crumble*.

Enfin, un prix récompensant l'action communautaire a été remis à Linda Leith, écrivain et directrice artistique du festival Métropolis Bleu.

ESSAIS

Dieu est-Il scientifique?

Un théologien québécois, Normand Provencher, tient tête avec brio à Albert Jacquard

Albert Jacquard est un homme plutôt sympathique. Penseur modeste et généreux, il cultive un souci de la vulgarisation des savoirs essentiels qui l'honore. Paru en début d'année, son ouvrage intitulé *Dieu?* (Éditions Stock/Bayard) m'était toutefois tombé des mains. Qu'un scientifique censurement aussi nuancé et sensible que lui en vienne à formuler autant d'adolescentes naïvetés au sujet de la doctrine chrétienne s'avérait, en effet, franchement décevant.

Quoi? Sous prétexte que «des affirmations comme la conception virginale de Jésus ou la résurrection de la chair sont en contradiction avec ce que nous savons des processus de la vie», il fallait conclure que cette doctrine ramène «la réflexion sur la condition humaine à un niveau préinfantile» et que tout recours au «mystère de la foi» se payait en mise en veilleuse de l'esprit critique?

Jacquard pouvait bien, ensuite, saluer la pertinence du message chrétien de charité et de solidarité, il n'en restait pas moins que son appel à la lucidité scientifique contre le Credo affligeait et me ramenait à mon ancienne révolte d'adolescent devant un christianisme qui, je venais d'en avoir l'illumination, n'était pas scientifique.

On comprend la déception d'un théologien comme Normand Provencher devant le succès de librairie d'un ouvrage aussi réducteur et racoleur. Bon joueur, le professeur à la faculté de théologie de l'Université Saint-Paul, à Ottawa, a néanmoins accepté de prendre acte du phénomène afin d'en tirer une conclusion accablante pour les milieux ecclésiastiques: «N'allons pas déplorer le succès du livre de Jacquard. Au contraire, nous devons nous réjouir que son livre sur Dieu se retrouve entre les mains de milliers de lecteurs et de lectrices qui font un retour sur leur foi ou encore qui s'ouvrent à la question de Dieu. Mais comment expliquer que tant de lecteurs et de lectrices qui se sentent rejoints par les propos de Jacquard n'ont, par ailleurs, aucun intérêt à lire les



Louis Cornellier

études des spécialistes du message chrétien? Il est urgent de réfléchir sur ce problème de la crédibilité des gens d'Église et des théologiens.»

Cette réflexion, Provencher l'a d'ailleurs déjà entamée dans deux de ses précédents ouvrages intitulés *La Foi, une étrangère dans le monde moderne?* (Fides, 1998) et *Trop tard? L'avenir de l'Église d'ici* (Novalis, 2002). Cette fois-ci, il entend plutôt répliquer aux propos saugrenus d'Albert Jacquard en empruntant les chemins tracés par l'exégèse biblique, l'histoire et la théologie. Essai de renouvellement du discours théologique qui tient compte des modifications du «croyable disponible», son *Dieu! Réponse à Albert Jacquard* plaide en faveur d'une «herméneutique chrétienne» qui «vise à ce que l'enseignement de l'Église ne soit pas que la transmission d'un passé révolu mais une parole actuelle, interpellante et signifiante pour les hommes et les femmes d'aujourd'hui».

Par exemple, à Jacquard qui affirme «qu'attribuer un sexe à Dieu est un blasphème», Provencher se voit contraint de répliquer par une évidence en rappelant que «la paternité attribuée à Dieu est de l'ordre de l'image et du symbole» et qu'elle vise à témoigner de la position transcendante «de celui qui

est au-dessus de la loi, celui qui relativise l'ordre social, y compris le Temple et le culte, celui qui est toujours du côté des faibles, des malades, des pauvres, des exclus et même des sans-Dieu».

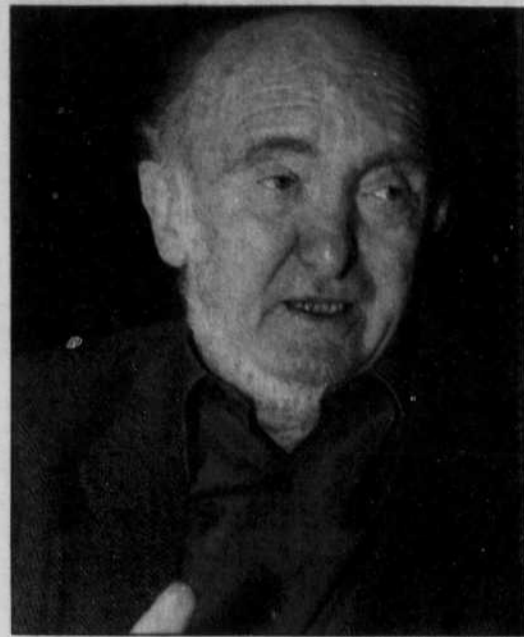
Au sujet de la conception virginale de Jésus, que Jacquard récuse au nom de la science et parce que, selon lui, elle n'apporte rien au message essentiel de Jésus, Provencher avance cette sublime interprétation: «Oui, dans la virginité de Marie, apparaît clairement le fait que l'humanité ne peut se donner un sauveur: elle ne peut que l'accueillir dans la foi.»

Quant à l'unicité de Dieu affirmée dans le Credo, et «passée au crible du langage d'une certaine mathématique» par Jacquard, le théologien redit avec force, à la suite de Lévinas qui affirmait que «le monothéisme n'est pas une arithmétique du divin», la paradoxale désacralisation à laquelle elle préside en luttant «contre la multiplication et l'émiettement du divin».

Certains esprits scientifiques primaires pourront, bien sûr, reprocher à Provencher une démarche interprétative qui a abondamment recours aux images, aux métaphores et aux analogies. Ce langage métaphorique, pourtant, s'impose, dès lors que «les réalités évoquées nous dépassent» et que le référent dont il traite n'est jamais pleinement saisissable. Devant l'ampleur de la tâche, voire son apparente impossibilité ajouteront d'ailleurs, ne vaudrait-il pas mieux se taire? «Il est évident, rétorque Provencher, que Dieu n'est jamais une réponse claire à toutes nos questions. [...] Pour nous, Dieu demeure toujours une question et il doit le rester.» Ce à quoi il s'empresse d'ajouter: «Dieu est une question inévitable du fait même que le mot "Dieu" existe. [...] Du fait même qu'il s'inscrit dans nos langues, ce mot nous interpelle et nous éveille déjà à une certaine transcendance.»

Reste, évidemment, à le penser avec toutes les ressources mises à notre disposition au lieu de bêtement lui faire subir l'épreuve, perdue d'avance pour cause de confusion entre les ordres de connaissance, de sa conformité avec les sciences naturelles.

L'historien Jean Delumeau, cité ici par Provencher, résume bien l'enjeu fondamental de ce débat: «Autrefois les théologiens — qui étaient au pouvoir — ont trop parlé, se déclarant compétents sur tout. Est-ce que le retournement des situations ne conduit pas de nos jours certains savants à commettre le même type d'erreur et à trancher d'autorité en des do-



Albert Jacquard

JACQUES GRENIER LE DEVOIR

maines qui échapperont toujours à la science? Celle-ci éclaire un tronçon de route. Mais elle ne peut pas dire où va cette route. Il ne lui appartient pas d'affirmer qu'elle ne conduit nulle part.»

Le succès remporté par le livre d'Albert Jacquard indique assez la nécessité de rappeler cette vérité pourtant élémentaire qui n'a rien d'une prise de position antiscientifique. Et, cette fois-ci, c'est à un théologien québécois que revient le mérite de s'être acquitté de cette tâche avec brio.

louiscornellier@parroinfo.net

DIEU!
RÉPONSE À ALBERT JACQUARD
Normand Provencher
Novalis
Montréal, 2003, 134 pages

Un bon policier pour de vrais bandits

JOSÉE BOILEAU
LE DEVOIR

Les premiers mots campent le décor: des tueurs, un bébé qui pleure et un règlement de comptes comme au cinéma, avec trafiquants à la clé et prime pour tuer. Nous sommes en plein policier, avec des bons détectives d'un côté, souvent seuls contre leur propre institution, et des méchants bandits de l'autre — les Hells Angels. Et l'action va de rebondissements en rebondissements.

Mais on a beau tourner les pages comme dans un vrai suspense, le fait demeure, et c'est le plus troublant: ce livre-là n'est pas un roman. C'est, pour étirer un concept à la mode, un «thriller-réalité», qui ramasse 25 ans de l'histoire des Hells en sol canadien, avec Sorel pour premier port d'attache. Et l'ouvrage des journalistes Julian Sher et William Marsden est d'une redoutable efficacité. D'abord parce qu'il fait plus qu'énoncer des faits et qu'il raconte bel et bien une histoire où des personnages prennent vie. Ensuite parce qu'il fait voir l'ensemble d'un empire dont on ne connaissait jusque-là les rouages qu'au fil de procès épars, de gestes spectaculaires et de reportages qui ne donnent toujours, vu les contraintes de temps et d'espace, qu'une parcelle de la réalité.

Cette fois, le tableau est com-

plet: il va d'un océan à l'autre, de règlements de comptes aux mégaprocès, il détaille les caractères, les relations entre les hommes et entre les groupes, permettant en 400 pages bien tassées de mesurer toute la puissance d'une «bande de voyous sans envergure [devenus] la plus grande organisation criminelle du pays», comme le signalent les auteurs.

À la sortie du livre il y a un mois, il a surtout été question de la façon dont la Gendarmerie royale du Canada avait protégé l'informateur Danny Kane, cet homme mi-ange, mi-démon qui disait tout aux policiers mais qui continuait de se mêler, en toute impunité, de meurtres et d'attentats. La GRC s'est-elle faite complice d'actes illégaux? se sont demandé avec inquiétude commentateurs et politiciens. La question ne manque pas de pertinence, d'autant que l'ombre de Kane plane sur tout le bouquin.

Fermer les yeux

Mais le véritable intérêt de ce livre est bien plus vaste: il fait plutôt voir que c'est toute une société qui ferme les yeux quand le banditisme se fait organisé. Directions des ports, chefs de police, politiciens, nul ne veut trop créer de remous. La ritournelle de Ginette Reno aux côtés de Maurice Boucher, les photos de José Théodore avec des Hells paraissent du coup bien anecdotiques au regard de mauvaises décisions prises par

des gens en autorité, pourtant d'abord avisés du travail des Hells. À cet égard, le cas des grands ports du pays est édifiant: par souci budgétaire, le fédéral y a supprimé les corps de police au milieu des années 1990, laissant le champ libre à des motards ravis de pouvoir y régner sur tous les trafics.

On lit donc ce livre comme un Tom Clancy, luvoyant entre des policiers qu'on appuie, des procureurs solitaires et sous-équipés, des bandits aussi charmeurs que redoutables, et d'autres plus ordinaires que bien des abonnés du 9 à 5.

Mais on le reforme en voyant tout désormais autrement. Cet avocat accusé, cette dame bon chic bon genre mais célèbre trafiquante qui collabore avec les policiers, ces procès en cours à Montréal et à Halifax, cette policière arrêtée, et cette décision d'Ottawa de recréer une police des ports — tous ces morceaux qui font au fil des jours la nouvelle tombent soudain à leur place. Sher et Marsden ont réussi leur démonstration: les Hells Angels forment bel et bien un redoutable casse-tête, grandement sous-estimé.

LA ROUTE DES HELLS
COMMENT LES MOTARDS
ONT BÂTI LEUR EMPIRE
Julian Sher et William Marsden
Éditions de l'Homme
Montréal, 2003, 446 pages

Un si long conclave

LE DEVOIR

Une curiosité ecclésiastique, au titre interminable, vient de paraître chez Guérin, probablement pour profiter des spéculations entourant la possible mort prochaine de Jean-Paul II et le conclave qui choisira un autre pape. Le quatrième de couverture vierge ne nous apprend pas qu'il s'agit d'une reprise d'un long article publié il y a 150 ans dans la *Revue des Deux Mondes*. L'historien Gabriel de Mun y relate les dessous du conclave qui s'ouvrit à la mort de Clément XII et se termina par l'élection de Benoît XIV. Ce fut la plus longue réunion électorale enregistrée par les annales de l'Église depuis la période du Grand Schisme, les cardinaux français, espagnols ou autrichiens relayant les politiques de leurs souverains respectifs. «C'est donner la part trop belle à l'infirmité humaine que de lui attribuer le mérite d'un événement où, nous, catholiques, nous reconnaissons hardiment la main de la Providence», conclut toutefois l'ouvrage autrement assez objectif...

UN CONCLAVE DE SIX MOIS AU MILIEU DU XVIII^e SIÈCLE ET SON RÉSULTAT IMPRÉVU
Gabriel de Mun
Guérin, 2003, 122 pages

Une réflexion osée souvent drôle mais extrêmement bien documentée sur ce qu'est la cuisine de la production télévisuelle et sur le climat tyrannique qui y règne.

LANCOT ÉDITEUR

LE RETOUR À L'ÉCOLE D'UNE WAITRESS DE TÉLÉVISION

le Parchemin vous suggère pour Noël...

LE ROBERT
Il y aura toujours un Robert dans votre vie

COFFRET 2 VOLUMES
LE PETIT ROBERT DE LA LANGUE FRANÇAISE
LE PETIT ROBERT DES NOMS PROPRES
GRATUIT - L'ATLAS GÉOPOLITIQUE ET CULTUREL

LE PETIT ROBERT DE LA LANGUE FRANÇAISE GRAND FORMAT (8" x 11,5")
PRIX ORD.: 129,95
107,95

LE PETIT ROBERT DES NOMS PROPRES GRAND FORMAT (8" x 11,5")
PRIX ORD.: 69,95
69,95

LE ROBERT JUNIOR
PRIX ORD.: 29,95
19,95

COLLECTION LES USUELS GRAND FORMAT
PRIX ORD.: 37,95
29,95

- Synonymes et contraires
- Étymologie de français
- Orthographe du français
- Grammaire et syntaxe
- Orthographe et expressions usuelles
- Grande Courbe de la littérature française
- Proverbes et dictons
- Expressions et locutions
- Chiffres français
- Classement de mots
- Mots Croisés
- Langue de Québec

Publications Québec

Toute la réalité, rien que la réalité

COLLECTION AUX LIMITES DE LA MÉMOIRE

coffret A: ENTRE CAMPAGNE ET VILLE - AUX LIMITES DE LA MÉMOIRE - DES POÈTES ET DES HOMMES
coffret B: DES ANCIENS QUÉBÉCOIS - LES VOIES DU PASSÉ - HAVAGER SUR LE FLEUVE AU TEMPS PASSÉ
coffret C: LA VIE RURALE - AU RYTHME DU TRAIN - ŒUVRES DE FEMMES

VERS LA MER
Un remarquable voyage au pays de l'eau. 178 pages. 157 photos.
PRIX ORD.: 49,95
37,95

MUNAVIK
Un mot qui fait rêver aux grands espaces de la toundra québécoise.
PRIX ORD.: 49,95
37,95

ALGUES ET FAUNE
Un très beau guide de randonnées au bord de la mer.
PRIX ORD.: 29,95
36,95

LE FRANÇAIS AU BUREAU
PRIX ORD.: 29,95
22,95

PRIX EN VIGUEUR JUSQU'AU 24 DÉCEMBRE 2003

le Parchemin
Métro Berri-UQAM, 505 Sainte-Catherine Est, Montréal | (514) 845-5243 librairie@parchemin.ca
Librairie agréée par le Ministère de la Culture et des Communications du Québec

ESSAIS

Drôle d'occupation

« Je ferai exploser mille bombes d'amour », promettait à ses futurs électeurs Raoul Duguay, alias Wéziézo, ex-candidat du Parti Rhinocéros dans les années 60. Le quarantième anniversaire du Parti de la Grande Corne coïncidait cette année avec celui de l'apparition des premières bombes felquistes, deux événements peut-être plus liés qu'on ne le croit puisque Ferron lui-même reconnaissait, dans une de ses célèbres *Historiettes*, avoir voulu « remplacer la violence, toujours désagréable, par des chansons ». Je n'ai pas encore vu le film de Jean-Daniel Lafond consacré au bon docteur, mais il me paraît important, à l'heure où les contes fleurissent sur les scènes urbaines, de profiter de cet automne ferronien et de l'espèce de retour du refoulié auquel la Crise d'octobre a semblé donner lieu depuis quelque temps pour souligner le splendide isolement politique et intellectuel dans lequel mourut Jacques Ferron, lui qui avait fait de la contestation de la version officielle de la Crise une affaire personnelle, ce qui veut dire: une grande bataille polémique.



Louis Hamelin

En 1990, à l'occasion du vingtième anniversaire des événements, *La Presse* publia un cahier spécial dans lequel se côtoyaient l'explication de Pierre Trudeau, celle de son ténébreux affidé, Marc Lalonde, celle, aussi, des policiers comme celles des felquistes à la retraite, tous acteurs de la Crise, tous réunis dans la célébration d'une même vérité et s'accordant à entourer d'un même silence les zones d'ombre de l'histoire. Exit les intellectuels et les écrivains, les doutes de Vallières et ceux d'un Jacques Ferron, exit aussi, bien sûr, les historiens. Plus que jamais, les politiciens, les flics et les petits héros restaient maîtres du terrain.

C'est dans ce contexte, je crois, qu'il faut recevoir le livre de souvenirs de l'ancien spécialiste des explosifs à la police de Montréal, Robert Côté, paru cet automne. Littérairement, l'affaire peut s'expédier en quelques lignes. La phrase est vivante et alerte. Le souci du détail de l'auteur, aidé par les nombreuses notes apparemment rapportées du feu de l'action, tranche avec les trous de mémoire et le flou poétique auxquels nous ont habitués les témoignages venus de l'autre « côté » (pardon pour le jeu de mot...) des barricades. En bref, les mémoires de guerre de Robert Côté, O.C. (pour « Ordre du Canada », dont il est médaillé?), qui, en 1994, est devenu conseiller municipal sous la bannière de l'équipe Bourque, possèdent à la fois cette fiabilité quant aux faits avérés et le degré de partialité qu'on est en droit d'attendre d'un ouvrage de ce type. La manière dont il fait revivre le climat policier des années 60 ne manque pas d'intérêt. Reconnu, de son propre aveu, comme un cow-boy (*je tirais sur tout ce qui bougeait...*), Côté évoque avec une verve empreinte de nostalgie l'époque où Montréal était la capitale canadienne des hold-up et où les agents de la paix n'étaient pas tenus de remplir un formulaire pour chaque cartouche brûlée. La seule précision bureaucratique exigée d'eux

consistait à indiquer, à l'endroit prévu sur le rapport, le nombre de coups d'avertissement tirés en l'air et ceux dirigés vers la cible. Grande époque, que le conseiller Côté se retient de trop célébrer, dans un évident souci de rectitude politique. C'est qu'à la Pointe-Saint-Charles, le quartier défavorisé dont il est issu et où, après un détour par l'armée, il effectuera ses premiers pas comme représentant de l'ordre et de la loi, ça brassait la plupart du temps, et la routine normale du constable comprenait des tâches aussi pittoresques et colorées que d'aller faire le coup de poing à la taverne du coin.

Printemps 1963: éclatent les premières bombes du FLQ, et le veilleur de nuit Wilfrid O'Neil devient bientôt la première victime du terrorisme *made in Québec*. Le destin de Côté bascule alors, au moment où il répond à l'appel d'une brigade nouvellement constituée, spécialisée dans le maniement des explosifs: l'Équipe d'urgence motorisée. Les années suivantes seront marquées par la succession presque monotone des détonations, dans les boîtes postales de Westmount, contre les murs des casernes et des autres symboles de l'oppression coloniale.

Avec l'émergence du réseau Vallières-Gagnon en 1965, les attentats viseront systématiquement les usines en grève et les patrons exploités du prolétariat, et cette cohabitation des deux grandes tendances historiques du FLQ, d'abord nationaliste, puis adoptant le credo marxiste, n'ira pas sans créer des tensions dont subsistent encore aujourd'hui quelques traces, je pense par exemple à l'insoluble contradiction qui continue d'opposer les partisans de « l'indépendance d'abord » à ceux du « projet de société ».

Impossible, en tout cas, de douter du courage et de l'abnégation dont allait, au cours de cette période explosive de notre histoire, faire preuve le policier antiterroriste Robert Côté. L'équipement était rudimentaire, l'expertise improvisée sur le tas, et le « spécialiste » fi-

nissait le plus souvent par neutraliser les machines infernales auxquelles il avait affaire à l'aide de simples pincettes à manucure achetées à la pharmacie du coin.

Si l'aventure est au rendez-vous, la vision historique de l'auteur en laissera hélas plus d'un sur sa faim. J'en retiendrai l'aveu candide de ce qui, avec le recul, apparaît comme le résultat le plus tangible des gestes terroristes commis à l'époque: l'assimilation, hautement souhaitable du point de vue de l'État canadien, du mouvement indépendantiste légal à la violence aveugle des poseurs de bombes: « [...] allégeance terroriste ou séparatiste (la nuance importait peu à l'époque) », écrit Côté, livrant peut-être là, sans le savoir, une des clefs probables d'Octobre 70. L'occupation militaire à laquelle celle-ci donne lieu se voit justifiée en deux ou trois traits de plume: « Les quelques milliers de militaires en poste pouvaient à peine aller à la toilette sans l'accord des autorités civiles. Une bien drôle d'occupation... » Côté oublie, ou feint d'oublier, que les seules autorités civiles qui ne perdirent jamais le contrôle de la Crise d'octobre furent celles de l'État fédéral canadien, bien décidé (pour paraphraser une déclaration attribuée à Marc Lalonde et portant sur l'espionnage des forces séparatistes par la GRC...) à écraser le Québec « comme si c'était une nation étrangère ».

Quant il apprend, dans la nuit du 17 octobre, la découverte du cadavre de Pierre Laporte, l'état d'esprit de Robert Côté est plutôt révélateur: « Ma première réaction fut de dissiper les quelques doutes dans mon esprit sur le bien-fondé du recours à la Loi des mesures de guerre. [...] De colombe incertaine, j'étais soudainement devenu un faucon! »

Une réaction qui, il faut le rappeler, sera partagée par l'ensemble de la population québécoise. Le mouvement de sympathie provoqué par la lecture du *Manifeste* en ondes (l'autre point culminant de la Crise) en fut définitivement brisé. Or, en se basant sur les enquêtes journalistiques indépendantes les plus complètes effectuées sur le sujet, dont celles du *Toronto Star* et du réseau CBC*, on peut aujourd'hui affirmer une ou deux choses à propos de la mort de Pierre Laporte.

■ Les autorités policières connaissaient le lieu où était gardé en otage le ministre du Travail.

■ Pierre Laporte faisait l'objet d'une enquête policière portant sur les liens de son organisation électorale avec le crime organisé au moment où il fut enlevé et représentait donc une bombe politique pour le Parti libéral du Québec.

Difficile, bref, de ne pas remarquer, encore aujourd'hui, à quel point sa mort faisait l'affaire de bien du monde.



SOURCE TÉLÉ-QUÉBEC
Le lecteur de nouvelles Gaétan Monteil lisant le manifeste du FLQ sur les ondes de Radio-Canada, en octobre 1970.

Le cow-boy continue

Quant à Robert Côté, il allait poursuivre son petit cow-boy de chemin, serait appelé, un peu plus tard, à ramasser le bout de tuyau jeté, boulevard des Récollets, par Jacques Lanctôt et ses amis, puis trait livré de la fausse dynamite à Poupette, alias Carole Devault: C'était l'époque où l'escouade antiterroriste inventait de nouvelles cellules et multipliait les communiqués pour entretenir la psychose de la violence politique. Cependant, et ceci dit sans vouloir vous vexer, M. Côté, à Montréal, vous étiez encore dans les petites lignes.

La GRC, elle, était déjà rendue à Alger, où elle avait créé sa propre cellule du FLQ (la DEFLQ, ou Délégation étrangère du FLQ) et pouvait compter sur des types comme Raymond Villeneuve, dont les misérables provocations en paraissent aujourd'hui quelque peu entachées, pour ne pas dire fort suspects. Cette histoire a été racontée par Michael McLoughlin, un type d'Ottawa, et son livre, qui date de 1998, n'a jamais été traduit en français. Pas plus que le fameux documentaire de la CBC de 1975. Quelqu'un, quelque part, semble avoir décidé que ces histoires-là étaient pour les autres. Et, pour nous, juste un peu plus de poudre de nitro aux yeux.

hamelin@sympatico.ca

* Ronald Lebel et Robert McKenzie, le *Toronto Star* (série d'articles publiés à compter de juillet 1973); *The October Crisis*, émission télé, CBC, 1975.

MA GUERRE CONTRE LE FLQ

Robert Côté
Traité d'union
Montréal, 2003, 357 pages

PHILOSOPHIE

La confession d'un humaniste

GEORGES LEROUX

La figure de Marcel Conche est paradoxale. Traducteur d'Héraclite, de Parménide et d'Anaximandre, il n'ignore rien des chemins de la philologie grecque. Mais alors que cette érudition, à la fois sobre et luxuriante, aurait pu lui interdire de franchir les bornes que s'impose souvent le savant, lui n'a pas reculé devant l'appel à formuler une sagesse personnelle. Son œuvre, très abondante, le montre actif sur plusieurs fronts: Montaigne et Lucrèce, Nietzsche et Pyrrhon, sans oublier les nombreux livres d'essais, les méditations et les souvenirs. Un philosophe aussi peu méfiant à l'endroit de la diversité de ses entreprises ne peut être qu'un cou-

reur de fond, et c'est ce que révèlent les entretiens qu'il a donnés à André Comte-Sponville, un penseur qui à plusieurs égards semble avoir été capable non seulement de l'écouter, mais de recueillir sa leçon.

Beaucoup de ceux qui s'approchent de ces entretiens feront peut-être, pour la première fois, la connaissance d'un philosophe qui offre à la fois un regard de maturité sur l'ensemble de la tradition de la philosophie et le modèle d'une attitude, faite à la fois de respect et d'humilité, dont on trouve peu d'exemples à notre époque de spécialistes. Cette confession n'en est pas une, sauf à y voir une reprise des méditations de saint Augustin sur les grandes questions du bonheur, de la sagesse, de la Nature.

On entend ici la voix unique d'un homme qui a recueilli l'enseignement des Anciens et des Modernes, et qui sait lire, en même temps et d'un même souffle, les présocratiques et les humanistes. Cela est une chose si rare aujourd'hui qu'il faut la saluer pour ce qu'elle est, une occasion unique de penser en compagnie de quelqu'un. A plusieurs reprises, Marcel Conche a parlé d'un devenir grec de la philosophie: non pas d'un retour au passé, mais comme Montaigne qu'il a si magnifiquement commenté, d'une lente imprégnation d'une sagesse faite de liberté et de recherche de l'universel. S'il fallait définir cette sagesse, ce serait en isolant ce qui dans la vie de la pensée permet à la fois la sérénité de la contemplation et la transparence de la raison. Proche en cela des maîtres orientaux qu'il a fréquentés, Marcel Conche dit simplement: « J'ai su ne pas laisser de vaines complications peser sur ma vie ».

La vie sage

Pareil aveu est déjà sans doute un résultat, mais quel en serait le principe? La vie sage est en effet d'abord une vie ramassée sur elle-même et simplifiée. Cette formule ne serait que cela si nous ne savions par ailleurs ce qu'a été la vie de Marcel Conche, telle

qu'il a entrepris d'en parler dans un livre de souvenirs.

Né en 1922 dans un village de Corrèze, il connut la jeunesse d'un fils de paysan à qui la République donna sa chance, celle d'une formation à l'École normale. Nommé au Lycée de Tulle, il aboutit en 1969 à la Sorbonne, où il enseigna jusqu'à sa retraite en 1988. Le texte de ces souvenirs d'enfance et de jeunesse fourmille de notations émouvantes, en particulier la rencontre avec celle qui allait devenir la compagne de toute sa vie, Marie Thérèse Tronchon, mais aussi de tant de camarades dont les noms évoquent la philosophie de l'après-guerre: Merleau-Ponty, Deleuze, Châtelet.

Parmi tous ceux qu'il côtoya et qui devinrent célèbres, Marcel Conche réussit, malgré une œuvre abondante, à demeurer inconnu, presque secret. C'est le chemin de solitude qu'il avait choisi, méditant dès le début sur la richesse du pauvre, sur le bonheur d'un amour simple. Se tenant à l'écart de la religion, le sage doit chercher en toute constance le regard de la raison sur l'expérience, en même temps que la fluidité nécessaire pour accepter de s'y fondre. Cette recherche se nourrit à chaque heure de la lecture de la tradition: l'hommage à Montaigne est

constant, profond, et il explique le style si particulier de Marcel Conche. Le rationalisme de Descartes ou de Kant ne satisfait pas aux exigences intérieures de celui qui se prend lui-même d'abord pour objet. Philosophier dans l'incertitude, faire du scepticisme une méthode, ce n'est pas renoncer aux questions de métaphysique, mais renoncer à la poursuite de démonstrations définitives. Indifférent aux idéologies, ce penseur singulier avait choisi ce chemin qui le séparait des autres tout en le maintenant dans la compagnie des plus grands.

A Comte-Sponville qui lui demande s'il se considère comme un humaniste, Conche répond qu'il ne voit d'humanisme que celui de Montaigne: estimer tous les hommes comme ses compatriotes. Sa réponse surprend, tant elle introduit une dimension politique que rien dans son éthique ne laisse entrevoir. Mais c'est faute de comprendre que sa pratique contemplative fait de l'humanisme d'abord un homme de paix, un homme dont la vie est consacrée au devoir d'humanité. Ces entretiens offrent en effet, sans viser une synthèse, les aperçus les plus divers sur cette éthique dont toute son œuvre est remplie. Evoquant la notion d'une sagesse tragique, ce penseur singulier se révèle chaque fois plus grec, c'est-à-dire plus désireux de se réconcilier avec sa propre mort en cherchant la voie

de la nature. Dépositaire d'une tradition immémoriale, il se fait le porteur d'une injonction à prendre le risque de la vie philosophique, une vie dans l'incertitude de la pensée, dans l'inquiétude de la raison. Cette tâche ne s'accomplit jamais que dans une équation personnelle, toujours finie, et son écriture ne s'adresse pour ainsi dire qu'à elle-même. Un paradoxe de plus, qui caractérise, faut-il le noter, de Marc-Aurèle à Lao-Tseu, tous les sages.

CONFESSION D'UN PHILOSOPHE

RÉPONSES

A ANDRÉ COMTE-SPONVILLE
Marcel Conche
Albin Michel
« Itinéraires du savoir »
Paris, 2003, 277 pages

MA VIE ANTÉRIEURE & LE DESTIN DE SOLITUDE

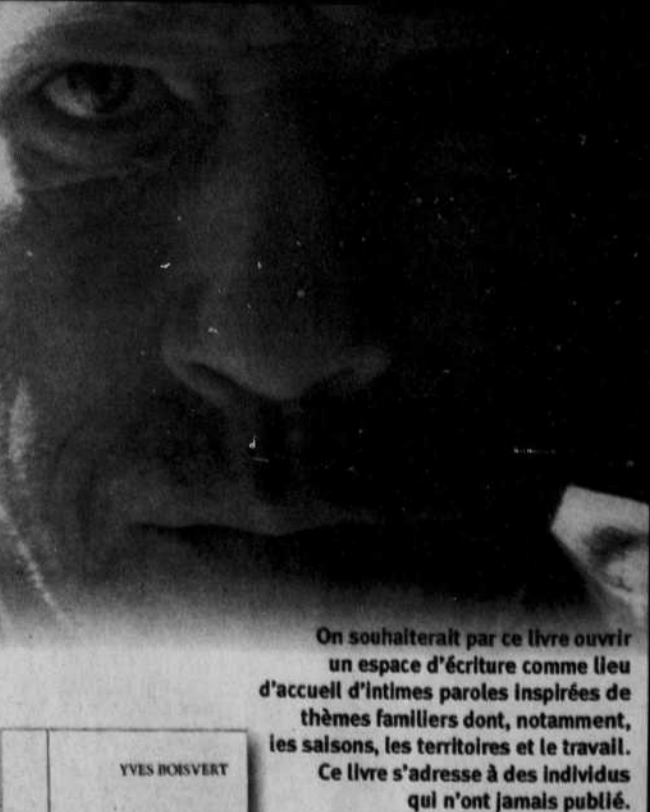
Marcel Conche
Postface par Catherine Collobert.
Encre marine
Paris, 2003, 159 pages

QUELLE PHILOSOPHIE POUR DEMAIN?

Marcel Conche
Presses universitaires de France,
« Perspectives critiques »
Paris, 2003, 160 pages

Documents

XYZ
ÉDITIONS



On souhaiterait par ce livre ouvrir un espace d'écriture comme lieu d'accueil d'intimes paroles inspirées de thèmes familiaux dont, notamment, les saisons, les territoires et le travail. Ce livre s'adresse à des individus qui n'ont jamais publié.

Yves Boisvert
Écritures des territoires de l'écriture

108 p. • 18 \$

XYZ éditeur, 1781, rue Saint-Robert, Montréal (Québec) H2J 3Z1
Téléphone: (514) 426-25 20 • Télécopieur: (514) 426-25 32
courriel: info@xyzedit.qc.ca • www.xyzedit.qc.ca



C'EST EN LIBRAIRIE

QU'ON TROUVE CE QUE L'ON CHERCHE

QU'ON COMMANDE CE QUI NOUS PLAÎT

QU'ON DÉCOUVRE DES MILLIERS DE LIVRES

C'EST EN LIBRAIRIE QU'ON RENCONTRE DES LIBRAIRES...

Librairie indépendante
5219, Côte des Neiges
Métro Côte des Neiges
Tél: 739-3639
service@librairieolivieri.com

En NOIR et en couleurs

Le jeudi 4 décembre 2003, à 19 h 30, à la Maison des écrivains

Lecture-concert

réunissant pour la première fois

François Barcelo et Chantal Pelletier

accompagnés par le flûtiste Jean-François Beaudin



Si vous êtes un fan de la Série Noire

Maison des écrivains (UNEQ)
3492, avenue Laval
Entrée libre
Réservation: (514) 849-8540

UNEQ

LIVRES

MÉDIAS

La guerre des images, les images de la guerre

De la mise en média des sociétés démocratiques et industrielles sur fond de conflits

STÉPHANE
BAILLARGEON
LE DEVOIR

Pierre Gustave Gaspard Joly, originaire de la Suisse, devient seigneur de Lotbinière, sur la rive sud du Saint-Laurent, en épousant l'héritière du lieu. Il séjourne en Europe en 1839, en transit vers la Grèce et le Proche-Orient, lorsque les gazettes parisiennes annoncent l'invention du daguerréotype, une fabuleuse machine moderne qui permet de capter et de restituer une image. M. de Lotbinière acquiert un équipement complet et poursuit son périple planétaire.

Le seigneur du Bas-Canada va produire 92 daguerréotypes d'Athènes, du Sphinx de Gizeh, de la pyramide de Khéops, de Jérusalem, du Liban et de la Terre sainte. Toutes ses vues, dont les premières de l'Acropole, sont perdues, ou à tout le moins introuvables... Certaines demeurent toutefois connues par leurs reproductions gravées dans les volumes des *Excursions daguerriennes* sur les «monuments les plus remarquables du monde», parus en 1841 et 1842. Rien n'indique que Pierre Gustave Gaspard Joly de Lotbinière ait poursuivi ses activités photographiques pionnières à son retour au pays.

La professeure Catherine Saouter raconte cette belle histoire — y a-t-il un scénariste dans la salle? — au détour du premier chapitre de son livre *Images et sociétés*. Elle en relate vite d'autres dans son étude approfondie du rôle assigné aux images, de la Révolution industrielle jusqu'au tournant du troisième millénaire. Aussi bien le dire tout de suite: ce livre, truffé d'informations et de réflexions originales, vaut largement le détour. De plus, il est écrit dans une langue simple et efficace, ce qui en rajoute dans le compte des leçons données à ses collègues qui, trop souvent, comme le disait l'autre, «gloissent et dévastent nos forêts».

Guerre et paix

Sémiologue, Catherine Saouter enseigne au département des communications de l'UQAM. Ses recherches portent sur les théories de l'image. Elle s'intéresse particulièrement aux relations entre les conflits et les médias. On lui doit la codirection du recueil de conférences *Les Médias et la Guerre*, paru l'an dernier.

Son terrain d'enquête a été déblayé par Susan Sontag, dans les années 1970, avec son maître ouvrage intitulé *Sur la photographie*. L'idée toute simple à la base de l'ouvrage postulait que les images traitant de la grande actualité du monde devaient bien aider à forger notre perception de cette même réalité. La philosophe américaine démontait la croyance naïve en l'innocence des photos. Elle décortiquait déjà la manière dont les médias utilisent et manipulent les images. Soit dit en passant,

une version française de *Regarding the Pain of Others*, le dernier livre de Mme Sontag sur la photographie, vient tout juste de paraître chez Christian Bourgois.

Etrangement, Mme Saouter ne fait aucune place à Mme Sontag dans sa bibliographie. Peu importe: celle-ci a bel et bien inspiré celle-là. Elle aussi discute du rôle assigné aux images. Elle aussi s'interroge sur l'effet produit par leur «mise en média» dans une société moderne et une culture de masse. Les premiers chapitres portent sur la naissance de l'image photographique («documenter, représenter»), les premières images de la guerre («imprimer, diffuser») et la propagande en démocratie («persuader, manipuler»). Les deux dernières parties oscillent autour des guerres médiatisées («dénoncer, édulcorer») et la prolifération des images dans l'espace public («envahir, conformer»).

La leçon ultime concerne l'image de soi que se donnent les sociétés démocratiques, coincées entre l'idéal d'un progrès au service d'une paix radieuse et perpétuelle et la cruelle réalité d'une guerre quasi permanente, dans notre temps, parmi les plus belliqueux de l'histoire. Dans cette position paradoxale, il n'y a pas à se surprendre que les plus emblématiques photos du XX^e siècle aient été tirées pendant des conflits.

Robert Capa, qui débarqua à Omaha Beach le 6 juin 1944 et mourut sur une mine antipersonnel pendant la guerre de Corée, fait d'ailleurs figure d'œil majeur de notre époque, par exemple avec sa photo d'un combattant des Brigades internationales fauché en Espagne en septembre 1936. «L'hallucinant paradoxe de cette photo fascine», écrit Catherine Saouter, *le moment de la mort n'est pas avant, ni après la photo, mais dans la photo. Dépositaire de la preuve du grand passage, elle montre la mort comme une action, l'ultime que chacun est appelé à accomplir, chacun à son heure, mais que le soldat admet de devancer par contrat en entrant dans le métier des armes. Avoir été là au bon moment: cette photo exprime forcément la quintessence du photojournalisme de guerre par la capacité du photographe, dans l'exercice de son métier, à saisir la quintessence de la guerre: tuer ou être tué.*

Il faut au moins reprocher à la spécialiste de ne pas avoir noté les débats entourant l'authenticité même de cette icône du siècle, des négatifs retrouvés dans les archives de Capa ayant montré plusieurs prises de cette «quintessence du photojournalisme»... finalement mise en scène. Ce cliché n'est pas qu'une présentation symbolique de la mort: il mêle aussi le trucage et la propagande, deux autres travers de la photographie documentaire.

Une autre histoire

De toute manière, la recherche de Mme Saouter se démarque surtout par son ancrage dans

JACQUES NADEAU LE DEVOIR
La une du Devoir du 12 septembre 2001.

l'histoire nationale. À chaque étape sur le continuum historique menant des années 1830 à notre propre siècle, son étude décrit d'abord l'invention de nouvelles techniques documentaires puis la multiplication et l'utilisation des images dans l'espace social, mais toujours en relation avec les transformations et les mutations des sociétés canadienne et québécoise. Tout y passe: les célèbres studios Notman ou Livernois, les clichés du photographe W. Rider Rider pendant la Première Guerre mondiale, le travail de

propagande de l'Office national du film dans les années 1940, les unes consacrées ici au 11 septembre de là-bas...

À sa manière, même si ce n'est pas son premier objectif, ce livre se trouve ainsi à enrichir la nouvelle historiographie québécoise, plus préoccupée par l'histoire des mentalités et surtout entièrement détachée du mythe de la Révolution tranquille cherchant à faire croire que le Québec d'avant la modernisation de l'État n'était qu'un bouillon insignifiant dans le noir chaudron de la bêtise ecclé-

siastique. Le chapitre 3, «Persuader, manipuler: la propagande en démocratie», est particulièrement intéressant à cet égard, par exemple quand il est question de la *Revue moderne* (l'ancêtre de *Châtelaine*), fondée après la Première Guerre mondiale précisément pour promouvoir une certaine modernité, appuyant les progrès de la médecine, de la radio, de l'automobile ou de la photographie, évidemment.

Une telle perspective sur l'histoire du Québec, évoluant à son rythme mais dans le giron occidental, est déjà défendue par les historiens de l'art, notamment Michel Lessard, qui s'est aussi beaucoup intéressé à l'histoire de la photographie au Québec (celui-là est cité). Dans son introduction, Mme Saouter avance même une riche hypothèse que les universitaires pourront débattre, concernant l'intérêt comparé de ces deux mondes. «Contrairement à l'image dite artistique, dont la culture contemporaine retient essentiellement la démarche de son auteur et les dimensions esthétiques, l'image documentaire est fondamentalement liée à sa communication en société», écrit la professeure. Elle dépend donc fondamentalement des moyens de sa diffusion, autrement dit des médias de communication, médias qu'il faut entendre au sens large, c'est-à-dire comme supports de médiation, autant la presse imprimée ou le réseau de télévision que la carte postale, l'affiche ou les sites et courriers électroniques du réseau Internet.»

En bout de course, Mme Saouter

ter s'interroge sur la guerre en Irak et rappelle la parution d'une étrange caricature de Serge Chappleau parue dans le journal *La Priblip*. Un carré noir avec une date: 19 mars 2003, 22h15. «Faut-il [y voir] le symptôme avoué de l'impasse communicationnelle des sociétés hypermédialisées? demande le spécialiste. Au tout début du XX^e siècle, la modernité avait trouvé un de ses fleurons dans le tableau du peintre russe Malevitch Carré blanc sur fond blanc. [...] Serge Chappleau propose un carré noir.»

De l'artiste majeur au caricaturiste majeur: la liaison bâtarde a au moins le mérite de l'audace déstabilisante. Et qu'on ne s'y trompe pas. Même si elle ose ce genre de rapprochement, même si elle est sémiologue, même si elle raconte de belles histoires (comme celle du seigneur de Lotbinière), Catherine Saouter ne dit pas, comme Jean Baudrillard et cie, que la réalité disparaît sous les coups répétés des simulacres et du spectacle. Le dur et atroce réel de notre monde perce partout dans cette recherche où la guerre «livre une expression exacerbée des visions du monde, aussi bien par la révélation des souffrances que par l'acharnement des propagandes»...

IMAGES ET SOCIÉTÉS

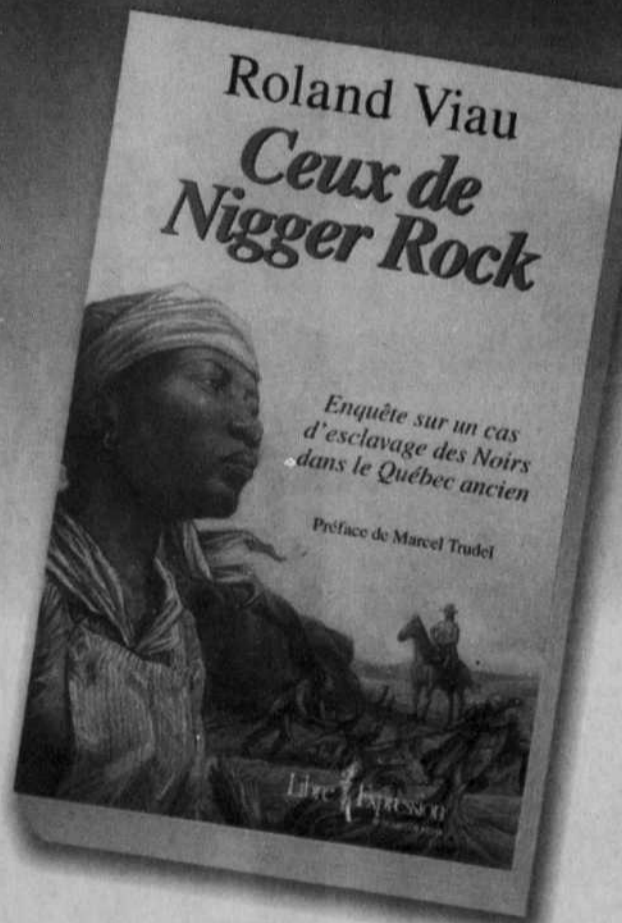
LE PROGRÈS, LES MÉDIAS,

LA GUERRE

Catherine Saouter
PUM, 2203, 182 pages

Enquête d'un anthropologue...

Dans *Ceux de Nigger Rock*, où il étudie le site situé à Saint-Armand-Ouest, dans la MRC de Brome-Missisquoi, l'anthropologue Roland Viau lève le voile sur notre passé esclavagiste.

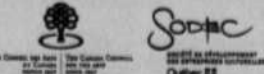


«...une perspective intelligente sur ce que fut l'esclavage au Canada avant son abolition en 1833.»
Jean-François Nadeau, *Le Devoir*

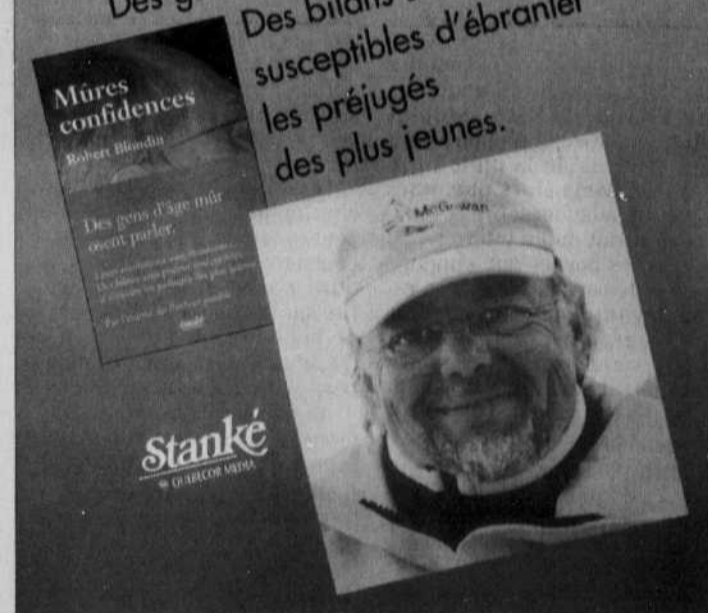
Ceux de Nigger Rock

Enquête sur un cas d'esclavage des Noirs dans le Québec ancien de Roland Viau
Préface de Marcel Trudel • Illustration: Francis Back

EN VENTE PARTOUT

Libre Expression
QUEBEC MEDIAMûres confidences
Robert Blondin

Des gens d'âge mûr osent parler.
Des bilans sans pudeur
susceptibles d'ébranler
les préjugés
des plus jeunes.

XYZ
éditeur

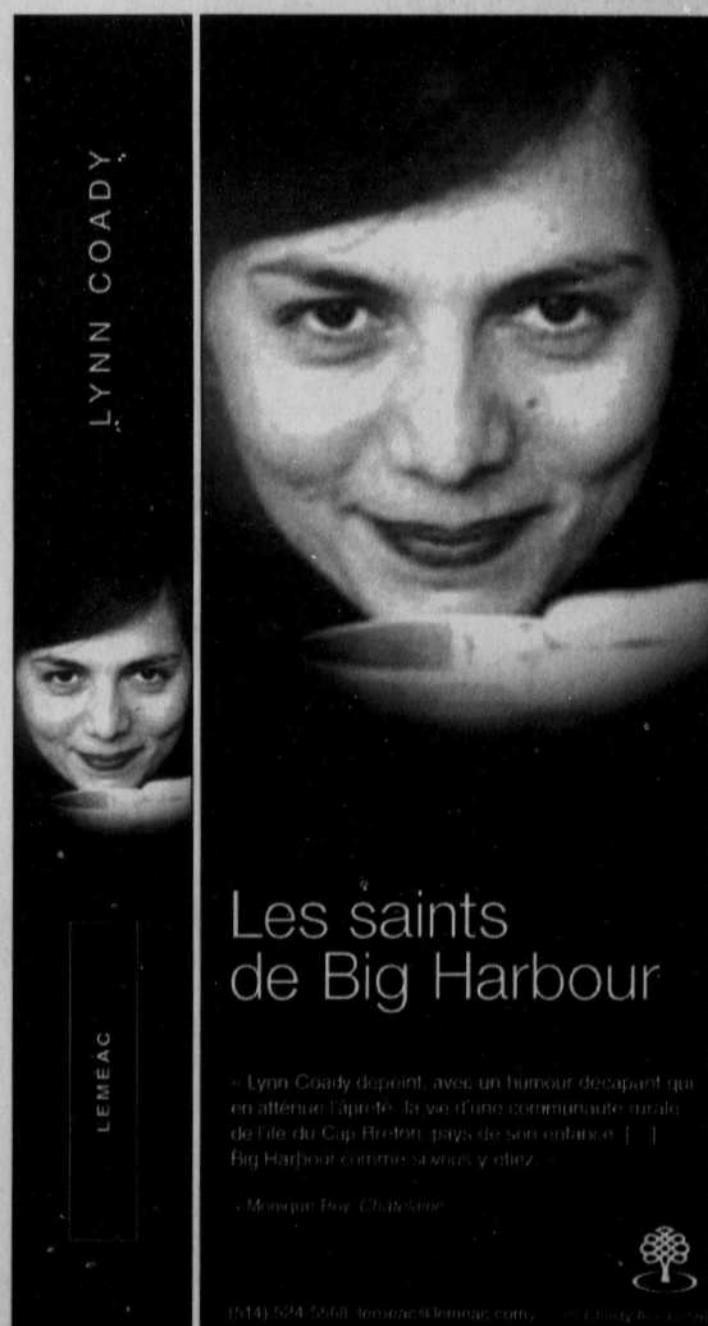
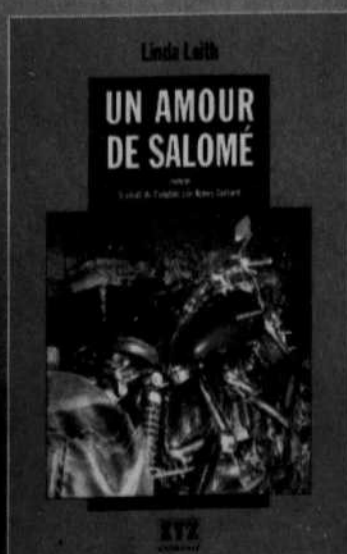
félicite

Agnès Guitard

finaliste

au Prix du Gouverneur général
du Conseil des Arts du Canada
dans la catégorie « Traduction »

pour *Un amour de Salomé*
de Linda Leith
(*The Tragedy Queen*)



Les saints
de Big Harbour

«Lynn Coady dépeint, avec un humour décapant qui en atténue l'apreté, la vie d'une communauté rurale de l'île de Cap-Breton, pays de son enfance.»
Big Harbour comme jamais et mieux.

«Merveilleuse! Bob Chabot»

7814 524 5668 www.lemecac.com

BLOC-NOTES

Vertige à Vergina

À l'étranger, au détour des festivals, il n'y a rien comme émerger parfois des salles obscures afin de parcourir un peu le pays. Cette semaine, le rendez-vous de films de Thessalonique, dans le nord de la Grèce, est devenu pour moi l'occasion d'un petit séjour dans le temps. Et un temps très ancien, par-dessus le marché. N'est-ce pas de cette même Macédoine qu'Alexandre le Grand entreprit jadis ses conquêtes à travers l'Asie mineure et l'Inde? C'est d'ici aussi que son non moins célèbre père, Philippe II, dit Philippe de Macédoine, parvint à unifier la Grèce et à bâtir l'empire que son fils allait étendre dans le sang versé avec un sens de la stratégie militaire collé au génie.

Vous me direz que bien de l'eau a coulé sous les ponts depuis le temps, qu'il ne doit pas rester grand vestige d'un glorieux passé remontant au IV^e siècle avant Jésus-Christ. Erreur! En Europe, le passé surgit toujours au détour d'une tombe ou de quelque monument préservé pour mieux battre en brèche une modernité décidément moins inspirante.

Moi, en tout cas, je le cherche partout des yeux, ce passé-là, et je le cherche sans doute plus fort d'avoir été enfantée par un pays trop neuf, sans mémoire étourdissante à offrir en pâture à mon imagination. Assez pour en vouloir aux habitants de Thessalonique d'avoir défiguré plusieurs quartiers de la ville avec des bâtiments récents d'une laideur à hurler. Fitié pour le passé, a-t-on parfois envie de crier. Mais sur le boulevard qui longe la mer, une énorme statue d'Alexandre sur son cheval Bucéphale (l'histoire a retenu le nom du cheval, aussi brave que son maître à ce qu'on dit) se charge de me rappeler qu'aujourd'hui n'est qu'un point minuscule sur une ligne du temps franchie par des plus illustres que nous.

d'hui n'est qu'un point minuscule sur une ligne du temps franchie par des plus illustres que nous.

À bord de l'avion qui volait vers la Grèce, je m'étais plongée dans *L'Histoire de l'hellénisme* que Johann Gustav Draysen a écrite au XIX^e siècle. Le livre, qui vient d'être réédité chez Robert Laffont, raconte les exploits de Philippe II et de son fils Alexandre. A vrai dire, je ne pensais jamais pouvoir me passionner pour les hauts faits guerriers des conquérants mégalo-manes, mais le récit des prouesses militaires du jeune Alexandre, à travers les déserts et les montagnes, chez les Égyptiens, les Perses et les Indiens ou au milieu de féroces tribus armées jusqu'aux dents, donnerait la chair de poule à n'importe qui. J'ai alors dévoré, langue à terre, les aventures de cet homme acharné à faire plier tous les peuples sur son passage, sans connaître au départ la géographie des lieux traversés ni les mœurs des ennemis à combattre mais triomphant partout à l'aide de chorégraphes guerrières hardies et ingénieuses. De quoi fai-

re pâlir d'envie les pitoyables stratégies contemporaines de Bush et compagnie. Tyrannie pour tyrannie, certains, dans cet art cruel, semblent avoir manifesté plus de talent que d'autres...

Alors, sur la piste de ces rois disparus, j'ai fait le voyage cette semaine jusqu'à Vergina, à une centaine de kilomètres au nord de Thessalonique. En 1977, autant dire hier, l'archéologue Manolis Andronicos y a découvert sous un tumulus la tombe de Philippe de Macédoine et (on le présume) celle du fils d'Alexandre le Grand, affublé du même prénom que son père et décédé à l'adolescence. Philippe de Macédoine fut assassiné (sur l'ordre de son épouse trompée ou du roi des Perses, les interprétations varient) en 336 avant Jésus-Christ, pendant les noces de sa fille. De son côté, Alexandre le Grand devait mourir à 33 ans à Babylone. Glorieux ou pas, ces gens-là, entourés d'ennemis, ne faisaient pas de vieux os.

À Vergina — et c'est ce qui donne un aspect solennel à l'affaire —, tout est demeuré sur le site: les tombes, qui, par miracle, n'ont jamais été pillées ou profanées, mais aussi leur contenu, conservé au musée d'à côté: armes, bijoux, carquois, cuirasses, parures de feuilles de chêne et de glands d'or, coffres princiers contenant les cendres des défunts, etc. Audessus de la porte du tombeau de Philippe II, une fresque, apparemment commandée par son fils, représente le roi assassiné mais aussi Alexandre à cheval au milieu d'une scène de chasse, sorte de pub d'époque chargée de proclamer la puissance dynastique. On admire tout ça avec l'impression d'assister aux obsèques royales en rangs serrés derrière les

notables macédoniens, il y a près de 2500 ans. N'empêche, l'effet devait être encore plus saisissant au moment de la découverte du site.

De retour à Thessalonique, j'ai parlé de ma visite à Vergina avec Alexis Grivas. Il s'occupe de la presse étrangère au festival mais demeure avant tout un directeur photo reconnu. Après que l'archéologue Andronicos eut découvert les tombes royales en 1977, c'est lui qui fut chargé de filmer les lieux au côté de la documentariste Anna Kerisoglou. Alexis Grivas m'a évoqué cet endroit perdu découvert au milieu des montagnes, avec le tumulus d'époque, le trou creusé sur le toit des tombeaux par le chercheur et les trésors jonchant le sol, laissés là par les fossoyeurs de Philippe de Macédoine. «Après être descendu dans le trou, tout à coup, tu entres dans un rêve, se rappelle-t-il. Andronicos avait installé de la gaze sur la fresque pour la protéger. Alors, il l'a retirée petit à petit afin de nous permettre de filmer. Et les couleurs, les motifs sont apparus, nous grisant au passage.»

Non, sur certains continents, le passé n'est jamais bien loin, mais il y a des moments magiques, comme celui qu'évoque Alexis Grivas, quand le vertige vous saisit à l'idée d'être un des premiers à le toucher du doigt. Le temps doit vraiment s'effacer d'un coup. L'archéologue Carter l'a vécu à plein en découvrant le tombeau de Toutankhamon en Égypte. Appelons ça une vraie plongée. Il y a quand même des instants qu'on envie aux pionniers de ces découvertes. Par la suite, le tourisme de masse a quelque peu dissous cette magie-là.

otremblay@ledevoir.com



Odile Tremblay

VITRINE DU DISQUE

La fête du piano

BACH: VARIATIONS GOLDBERG

András Schiff (piano)
ECM New Series 472 185-2
(distribution: Universal)

Je n'ai jamais vraiment adhéré à l'art d'András Schiff. Depuis une vingtaine d'années, l'ex-mousquetaire du piano hongrois (avec Ranki et Kocsis) nous a livré, sous couvert de profondeur sonore et musicale, des interprétations souvent maniérées, alourdies, pompeuses (*Sonates de Schubert*, par exemple) se perdant dans l'anecdote. Ces mêmes défauts handicapent sa première version des *Variations Goldberg* de Bach chez Decca, en 1983.

Aussi je suis tombé des nues en écoutant ce nouvel enregistrement, lumineux, visionnaire, nécessaire. Schiff y entame une sorte de pérégrination dans laquelle les ornements, les phrases, apparaissent tous partie prenante d'une coulée inexorable, jusqu'à une véritable suffocation dans les variations 29 et 30. On y découvre des moments tétanisants de beauté, comme la transition, dans la continuité de l'accord final, entre les variations 21 et 22. L'art de l'enchaînement des variations, avec ou sans pause, participe d'ailleurs de l'interprétation.

Loin des lectures prétentieuses dont il nous a parfois rebattu les oreilles, András Schiff nous offre ici, capté en public, un disque de partage, comme s'il nous disait: «Depuis trente ans cette œuvre ne me quitte pas. J'en ai enfin assemblé le puzzle. Le voilà.» Ce puzzle ne comporte aucune pièce inutile, aucune scorie qui viendrait en altérer la complétude et la beauté.

Daniel Barenboim et Murray Perahia avaient montré qu'il y avait une vie dans les *Goldberg* après Glenn Gould. András Schiff enfonce le clou.

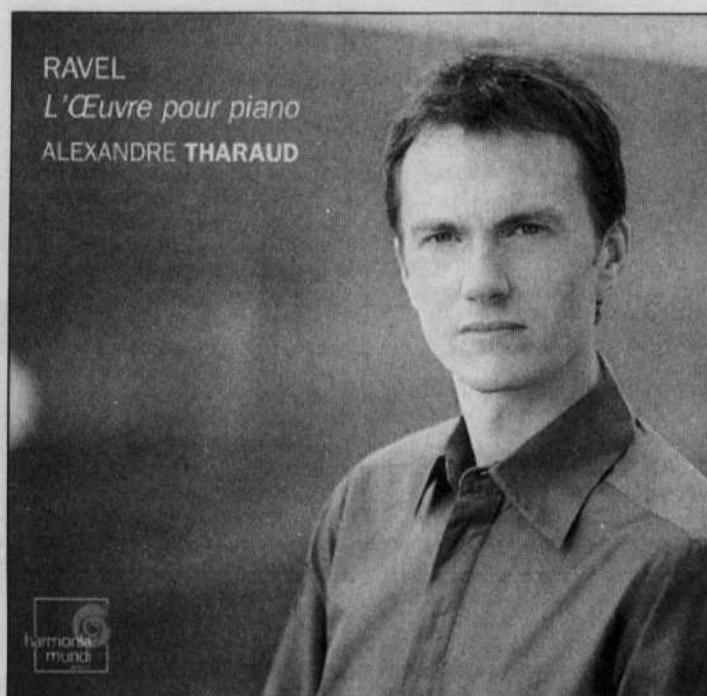
Christophe Huss

MAURICE RAVEL

L'Œuvre pour piano
Alexandre Tharaud
Harmonia Mundi 2 CD HMC
901 811.12 (distribution: SRI)

«L'artiste est toujours gâté», disait Bernard Blier à Sabine Sinjen dans *Les Tontons flingueurs*. Il semble qu'en cet automne les amateurs de piano le soient aussi. Après le phénoménal CD Schumann de Nelson Freire (Decca) et parallèlement aux *Variations Goldberg* d'András Schiff, voilà que l'œuvre pour piano de Ravel, lui aussi, connaît un bouleversement discographique.

Conjonction étonnante, ce ne sont pas moins de trois intégrales majeures qui nous arrive-



RAVEL
L'Œuvre pour piano
ALEXANDRE THARAUD

ront quasiment en même temps. Elles sont signées Roger Muraro (Accord), Jean-Efflam Bavouzet (MDG) et Alexandre Tharaud (Harmonia Mundi). L'album de ce dernier est le premier à nous parvenir au Québec et il risque bien de «tuer le marché», comme on dit en marketing.

On y trouve, sous tous les aspects du piano ravélien, de *Gaspard de la nuit* aux *Miroirs*, en passant par le *Tombeau de Couperin* ou les *A la manière de...*, une justesse, une finesse d'esprit qui permet à Tharaud d'imprimer une marque à la fois analytique et imaginative à ses interprétations. Jamais il ne tombe dans les trois travers possibles: l'impressionnisme de pacotille, l'intellectualisme et le jeu de la puissance. Les nuances, les silences sont subtils, infinis, jamais maniérés. Les forte (*Gaspard de la nuit* ou *Une barque sur l'océan*) ne claquent jamais dans ce Ravel aux déchaînements maîtrisés.

On peut encore graver aujourd'hui, dans des répertoires fréquentés, une «intégrale de référence». Les seules 3'33 des *Oiseaux tristes* vous convaincront que celle-ci en est une.

C. H.

CHANSON

PUTAMAYO PRESENTS FRENCH CAFÉ

Artistes divers
Putamayo World Music

Les États-Unis n'auront pas longtemps boudé la France. Cela se comprend. Bannir la France, fût-ce pour crime de lèse-Bush, n'était-ce pas bannir l'amouuuuur? L'amouuuuur qui, comme cha-

le swingue. La diaphane Barbara qui pianote *Si la photo est bonne* et l'évanescence Coralie Clément qui lui fait écho dans *La Mer opale*. La Bardot qui a le blues un brin salace dans *Un jour comme un autre* et Jane Birkin — sa compagne de lit dans *Si Don Juan était une femme*, ô époque dissolue — qui épelle *Elaeudansla Tétéïa* en hommage à son Pygmalion de Serge (présent aussi, bien sûr, avec l'exquise *Marilou sous la neige*), etc.

«Legends of French chanson join exquisite new voices for an enchanting musical sojourn to the cafés of France», résume-t-on au verso du joli digipak (incluant un livret bilingue). C'est exactement ça. Ze French chanson. Telle que Dieu et Maurice Chevalier l'ont voulue. Avec de l'accordéon en voulez-vous en v'là, à vot' bon cœur, m'sieur dame. Il n'y a que les Américains pour oser jouer ainsi les touristes de la chanson française sans rire. Vous savez quoi? Ils ont raison. Oui, Paris c'est Django, perpétué par Sanseverino. Oui, la France c'est le spleen de Barbara, dans lequel baigne à son tour Coralie Clément. Et oui, telle qu'on la perçoit à New York, la chanson française est hier comme aujourd'hui la plus belle du monde, et il n'y a vraiment pas de raison pour qu'amouuuuur ne continue

pas de rimer avec toujouuuurs. Foi de Pepe.

Sylvain Cormier

ROCK

2ND TO NONE

Elvis Presley
RCA (BMG)

Elvis, j'aime. D'amouuuur. Et comme amouuuur, je le répète, rime avec toujouuuurs, après mille millions de chansons toutes bonnes à part *There's No Room To Rhumba In A Sports Car*, j'en veux d'autres. Ça tombe bien, Elvis est le chanteur mort le plus productif de l'histoire de la musique populaire. Pensez, vingt-six ans après le coup des mille millions de pilules avalées avec le même verre d'eau, on me déniche encore une chanson de plus. Une vraie nouvelle. Pas une énième prise alternative, pas un restant d'entrecôte de bœuf de studio, pas un bête extrait inédit de spectacle. Une parfaite inconnue au bataillon. La merveille s'intitule *I'm A Roustabout*, et ne doit pas être confondue avec l'autre *Roustabout*, chanson-titre du 16^e film d'Elvis. Pour la petite histoire: commandée pour ledit film, la ronflante *I'm A Roustabout* fut refusée par le réalisateur Hal Wallis. Pourquoi? Miss Gange

et boule de terre. C'est surtout étonnant quand on compare: la remplaçante pâlit. Toujours est-il que la bande originale disparut corps et biens. Et c'est seulement l'an dernier que Winfield Scott, qui créa ce chouette p'tit rock'n'roll sans prétention avec le génial Otis Blackwell (à qui l'on doit *All Shook Up*, *Don't Be Cruel*...), se rappela qu'il avait l'acétate dans son sous-sol, entre l'aspirateur et l'Absmaster.

Evidemment, les bonnes gens de chez RCA se sont emparés du truc comme s'il s'agissait de la suite des manuscrits de la mer Morte. Opportuns comme pas un, ils ont rebouté *I'm A Roustabout* à leur mille millionième compil d'Elvis, histoire d'obliger l'obnubilé dans mon genre à abouler. Répréhensible réflexe de marchand de tapis, si vous voulez mon avis. Le type même de tactique éculée qui rend les multinationales du disque si détestables, et qui élève le téléchargeur illicite au rang de guérilla de résistance.

Pouvaient pas lancer ça en CD simple, non? Pouvaient pas non plus s'empêcher de refaire avec *Rubberneckin'* le coup du remixage à la moderne, façon *Little Less Conversation*? Un jour, tous les poissons seront morts et il ne restera plus que des hameçons.

S. C.

★ ★ ★ ★ ★

VENEZ À LA LIBRAIRIE GALLIMARD, FÊTER LA PARUTION DE

HARRY POTTER ET L'ORDRE DU PHÉNIX

EN PRÉSENCE D'HEDWIGE ET DE VÉRITABLES MAGICIENS

★ ★ ★ ★ ★

LE 2 DÉCEMBRE 2003, À PARTIR DE 23H00 !

★ ★ ★ ★ ★

Librairie Gallimard

3700, BOULEVARD SAINT-LAURENT, MONTREAL POUR INFORMATIONS: 514 499 2012

Le premier recueil de caricatures de Garnotte : une pièce de collection !

À travers 120 pages et plus de 150 caricatures politiques, revivez l'actualité de 2003 au Québec et dans le monde. Des dessins éditoriaux surprenants, biaisés, exagérés, tordus, injustes, vengeurs, indignés... mais toujours assaisonnés d'une pointe d'humour !

Les plus meilleures caricatures de Garnotte en 2003. Éditions du Concassé. 120 pages - illustrées. 17,95 \$.

Distribution: Fides

LE DEVOIR